
M A N U S C R I T

L'AUTOBUS

de Stanislav Stratiev

Traduit du bulgare par Athanase Popov

cote : BUL08N710

Date/année d'écriture de la pièce : 1980
Date/année de traduction de la pièce : 2007

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

L'AUTOBUS

de

Stanislav STRATIEV

Représenté au théâtre « Le chien qui fume »
dans le cadre du Festival d'Avignon off 2007

Traduit du bulgare par

Athanase POPOV,
avec la collaboration de Laurence Renn¹

Traduction revue en
décembre 2007

¹ Ceci est la troisième traduction française de la pièce, sachant que la première a été réalisée en passant par l'anglais. Ici, nous avons opté pour une transcription des noms et mots bulgares destinée au grand public (n.d.t).

PERSONNAGES:

LE RAISONNABLE

UN PAYSAN DU VILLAGE D'ALDOMIROVTSI

LE DÉRAISONNABLE

LE VIRTUOSE

L'AMOUREUX

L'AMOUREUSE

L'HOMME

LA FEMME

L'IRRESPONSABLE

ACTE 1

Un bus vide, délabré, branlant, la carrosserie éraflée, se trouve au terminus. C'est l'automne. Il commence à faire nuit. Quelques feuilles jaunies tournoient, poussées par le vent sous les roues de l'autobus.

Arrive le premier passager, le Raisonnable, la cinquantaine, voire plus, bien habillé. Il porte un sac de cuir plein à craquer avec des fermoirs de luxe. Il examine les sièges pour trouver la meilleure place. Finalement, il choisit le deuxième siège, pose le sac, sort un mouchoir et se met à épousseter le siège. Il s'y emploie pendant un bon moment, puis s'assied, sort un journal de sa poche, l'ouvre et commence à lire. Soudain, d'un air bien décidé, il replie le journal, se lève et prend le troisième siège dans la rangée d'en face. Il y reste un moment, lève les yeux vers les vitres coulissantes au-dessus de lui, puis reprend sa première place, ouvre le journal à nouveau et reprend sa lecture.

ALDOMIROVTSI. – Bonsoir !

Le second passager est le paysan d'Aldomirovtsi : un homme un peu plus âgé que le Raisonnable, environ la soixantaine, venant de toute évidence des villages alentour. Il porte un sac poubelle entièrement rempli de quelque chose. Il laisse tomber le sac près de la banquette arrière et s'assoit. Il s'éponge le front, fouille ses poches et finit par en sortir un ticket. Il le composte, puis s'assied, le sac poubelle à côté de lui.

LE RAISONNABLE. – Vous auriez dû composer un ticket pour le sac aussi.

ALDOMIROVTSI. – Quoi ?

LE RAISONNABLE. – Je dis : Vous auriez dû composer un ticket pour le sac aussi.

ALDOMIROVTSI. – (*accent paysan*) Et pourquoi ?

LE RAISONNABLE. – Parce que c'est un bagage.

ALDOMIROVTSI. – Quoi, le sac ?

LE RAISONNABLE. – Le sac.

ALDOMIROVTSI. – C'est qu'un sac tout rafistolé. Si c'était une valise, ou quelque chose... d'un peu plus... en toile qui est fine, par exemple – là j'dis pas, alors que ça...

LE RAISONNABLE. – (*les yeux toujours fixés sur son journal*) – Quand le contrôleur vous collera une amende, alors vous allez voir si c'est un bagage ou si ça n'en est pas.

ALDOMIROVTSI. – C'est bien la première fois que j'entends qu'un sac poubelle pour transporter des choses, c'est un bagage.

LE RAISONNABLE. – Quelle fichue nation ! On veut toujours avoir raison ! On veut toujours resquiller, toujours rouler les autres.

ALDOMIROVSTI. – *(se lève, composte un autre ticket, en marmonnant)* Me parlez de la nation, vous aut'. C'est plus facile de tout mettre sur le dos à la nation. Comme si la nation, c'était nous, et qu' c'était pas vous !

Il reprend sa place près du sac qu'il transporte, en bougonnant. Silence. Le Raisonnable lit son journal. Un éclat de rire brise le silence. Les Amoureux, se tenant par les épaules, essaient de franchir la porte en même temps. La porte n'est pas assez large, mais ils poursuivent leurs efforts et finissent par y arriver. Ils vont directement vers la banquette arrière. Dès qu'ils sont assis, ils rabattent leurs cols. Elle est en imperméable, lui en veste. Il rabat le col de son imperméable. Elle rabat le col de sa veste, puis le relève.

L'AMOUREUSE. – Comme ça, ça te va mieux.

L'AMOUREUX. – À toi aussi.

Il relève son col.

L'AMOUREUSE – À moi, non.

Elle rabat son col.

L'Amoureux enlace ses épaules et commence à lui murmurer quelque chose à l'oreille. À ce moment-là surgit le Dérisonnable, âgé d'environ trente-cinq-quarante ans. Il porte un pain d'une main, et de l'autre un sac de cuir usé du genre de ceux que portent les mécaniciens. Il composte son ticket et choisit une place au milieu de l'autobus, à côté d'une fenêtre.

Une boîte à violoncelle noire apparaît dans l'encadrement de la porte, soutenue avec soin par la main d'un homme. Juste après apparaît le Virtuose, un homme entre deux âges, affublé d'une paire de lunettes, dont les cheveux n'arrêtent pas de retomber sur le front.

Le Virtuose jette un coup d'œil autour de lui d'un air hautain, il n'arrive pas à se décider s'il veut s'asseoir à l'avant ou à l'arrière de l'autobus, puis il soulève soigneusement son violoncelle et finit par se diriger vers l'avant. Le siège à sa gauche est libre. D'abord, il installe le violoncelle avec soin et précaution, comme si c'était un bébé, et ensuite seulement il s'assoit. Il jette un coup d'œil impatient à sa montre, et inconsciemment il se met à plier et déplier ses doigts, – geste d'échauffement très courant chez les musiciens.

ALDOMIROVTSI. – L'autre, là, pourquoi qu'il a pas poinçonné pour le violon ? C'est pas un bagage, peut-être ?

Le Virtuose se retourne et le regarde avec mépris sans souffler mot. Le Raisonnable continue à lire.

Moi, 'faut que je poinçonne pour mon sac poubelle, mais pas lui pour son violon.

Une Femme âgée de trente-cinq ans environ monte dans l'autobus. Elle porte un imperméable ; elle est bien coiffée. Elle s'assied près d'une fenêtre. Peu après monte un Homme d'une cinquantaine d'années, – il porte un imperméable élégant.

D'un air faussement détaché, il promène un regard circulaire dans le bus, et se dirige vers la Femme.

L'HOMME. – Excusez-moi, c'est libre à côté de vous ?

LA FEMME. – *(sans le regarder, d'un ton indifférent)* Je vous en prie.

Il s'assied et dépose à ses pieds un sac à provisions plein à craquer. Il se redresse sur son siège et jette un coup d'œil furtif à la Femme, qui regarde fixement devant elle.

L'HOMME. – Je ne voudrais pas vous déranger.

Il pousse le sac à provisions.

LA FEMME. – *(toujours indifférente)* Non, non, ça va.

L'HOMME. – Quel temps ! on ne sait plus si c'est la fin de l'automne ou le début de l'hiver.

LA FEMME. *(froidement)* – J'avais pas remarqué. Vous êtes météorologue ?

L'HOMME. – Vous savez, moi non plus je ne remarque pas ces choses-là, mais j'ai dû attendre le bus longtemps. En temps normal, je ne fais pas la différence entre l'automne et le printemps.

LA FEMME. – Ça vous regarde.

Presque à bout de souffle, un homme d'une cinquantaine d'années monte, ses vêtements sont froissés, ses chaussures poussiéreuses et il a une barbe de plusieurs jours. Il porte un filet à provisions avec deux pains, une boîte de yaourt en plastique, des laitues, un bouquet de persil et une bouteille de schnaps. C'est l'Irresponsable.

L'IRRESPONSABLE. – Ouf, j'ai failli le rater de justesse. Comme c'est un terminus, 'y a tout plein d'autobus...Tu montes dans l'un, tu montes dans l'autre... Un coup tu vas à Aldomirovtsi, un coup tu vas à Obèlya....Ouh là là !

Il composte son ticket.

ALDOMIROVTSI. – Mais il va pas à Aldomirovtsi, cet omnibus ?

L'IRRESPONSABLE. – Non, il y va pas. Tu vois pas que c'est un bus pour le centre-ville !

ALDOMIROVSTI. – *(en colère)* Comment qu' j'aurais pu l' voir ? C'est écrit nulle part : ni dehors, ni dedans. Merde alors, ça fait la troisième fois que je change d'omnibus *(il se lève et tire son gros sac dans le couloir central)*. Ça va leur casser un bras s'ils mettent un panneau ? *(en passant devant le Raisonnable, il lui fourre ses deux tickets dans sa poche)*. Tiens, en souvenir de la nation !

Il descend du bus

L'IRRESPONSABLE. – Il a rien vendu au marché, le petit père. Il rentre chez lui avec son sac plein, c'est pour ça qu'il râle, alors qu'est-ce qu'il vient nous parler de panneaux. Rien à faire, ces types qui font du business, ça propage de plus en plus le capitalisme ! Pas vrai ?

(Il donne une petite tape familière sur l'épaule du Virtuose, qui lui jette un regard plein de mépris, puis sans un mot, reprend sa position. L'Irresponsable, nullement troublé, s'adresse au Raisonnable).

Vous en pensez quoi, vous ? Ils le propagent ou ils le propagent pas ?

(Le Raisonnable, les yeux toujours fixés sur le journal, hausse les épaules.)

Comme si je les voyais pas au marché...

(il s'assied et reste silencieux pendant un petit moment)

On va enfin partir ou quoi?

LE RAISONNABLE. *(les yeux toujours fixés sur le journal)* – Il y a un horaire pour ça.

L'IRRESPONSABLE *(d'un ton sceptique)*. – J'ai encore jamais vu un bus respecter les horaires. Ce serait une grande première...

(Il s'installe confortablement).

Silence. Le Raisonnable lit son journal. Les Amoureux se tiennent enlacés et se chuchotent quelque chose à l'oreille. Le Déraisonnable regarde par la fenêtre. L'Homme et la Femme font manifestement exprès de regarder dans des directions opposées. Le Virtuose, nerveux, jette des coups d'œil nerveux à sa montre. L'Irresponsable le regarde, le sourire aux lèvres.

Votre violon est trop grand.

LE VIRTUOSE *(avec mépris)*. – Je vous demande pardon ?

L'IRRESPONSABLE. – Votre violon est trop grand.

LE VIRTUOSE *(toujours méprisant)*. – Ceci n'est pas un violon.

L'IRRESPONSABLE *(étonné)*. – Ah bon ? C'est quoi, alors ?

LE VIRTUOSE. – Vous ne pourriez pas vous taire un peu ?

L'IRRESPONSABLE. – Pourquoi ? Je vous dérange ?

LE VIRTUOSE. – Vous m'agacez. *(Il change de siège.)*

L'IRRESPONSABLE – Les nerfs, mon pote, les nerfs ! Le pire fléau de l'homme moderne. Aujourd'hui t'es agacé, demain tu t'énerves, et hop, t'es bon pour la camisole. On appelle ça des hôpitaux psychiatriques maintenant, en fait c'est des asiles pour les fous. Mais te fais pas de bile, va, on y trouve aussi des gens normaux.

(Le Virtuose voit que la discussion avec cet individu est d'un niveau beaucoup trop bas pour lui. Il se lève et prend une autre place, loin de lui).

Pause.

Il y en a qui enlèvent des enfants dans des violons comme ça.

LE RAISONNABLE. – *(il lève les yeux)* Qui ça ?

L'IRRESPONSABLE. – Oh, 'y a des gens pour ça. Ils les vendent aux étrangers. Parce que chez eux la natalité est trop basse.

LA FEMME. – Je vous en prie...

Elle frissonne.

L'IRRESPONSABLE. – Ils ne vont tout de même pas transporter des enfants dans leurs bras. On verrait tout de suite qu'ils ont été drogués.

LA FEMME. – Ça suffit !...

Elle fait un geste de la main comme pour chasser un cauchemar.

Le Virtuose fait semblant de ne pas s'intéresser à la conversation, mais il est mal à l'aise, agité, il regarde continuellement sa montre en tambourinant le siège de ses doigts... L'Irresponsable le regarde fixement.

L'IRRESPONSABLE. – C'est que c'est pas facile pour eux non plus. C'est dangereux, la tension est souvent dure à supporter et tout les énerve...

(Sans y penser, tout le monde tourne les yeux vers le Virtuose qui est debout, hautain et imperturbable, le regard fixé devant lui. L'Irresponsable tend l'oreille.)

C'était pas un bébé qui pleurait, ça !

Il écoute à nouveau.

LE RAISONNABLE. *(cesse de lire le journal)* – Vous dites n'importe quoi !

(Il écoute.)

L'IRRESPONSABLE. – Voilà ! c'est de là que ça vient !
(Il montre le violoncelle.)

Le Raisonnable, l'Homme, la Femme et l'Irresponsable écoutent avec attention. On n'entend rien, si ce n'est le vent qui mugit.

LE RAISONNABLE. – C'est juste le vent.

L'IRRESPONSABLE. – C'est peut-être le vent, mais c'est peut-être pas le vent.

LA FEMME. – Pourquoi il ne part pas, ce bus !...

L'IRRESPONSABLE. – Eh, l'ami ? C'est un enfant ou un violon qu' y a là-dedans ? Jure-le la main sur le cœur, tu vois pas que tu files des angoisses à cette femme !

(Le Virtuose le regarde, furieux)

Alors 'va falloir l'ouvrir. *(Il s'apprête à saisir l'étui.)*

LE VIRTUOSE. (*il se lève*) – Je vous l'interdis ! je ne vous laisserai pas profaner mon instrument. Il vaut deux fois plus que votre petite personne.

L'IRRESPONSABLE. – Si c'est vraiment un violon, pourquoi t'as si peur ?

(*Il s'apprête à saisir l'étui à nouveau.*)

LE VIRTUOSE. – Enlevez vos sales doigts de là !

L'IRRESPONSABLE. – Il a l'air louche, celui-là.

LE VIRTUOSE. – Vous n'arrêtez pas de dire n'importe quoi depuis que vous êtes monté ! Je ne prends jamais les transports en commun, mais il n'y a pas *un* taxi dans ce quartier. J'ai attendu plus d'une demi-heure. Si j'avais su, j'aurais patienté une demi-heure de plus. Mais j'ai ma séance d'enregistrement. Un type comme ça vous ferait perdre votre équilibre émotionnel au bout d'un mois.

(*Il prend place près du Raisonnable.*)

LE RAISONNABLE. – Qu'est-ce qui vous empêche d'ouvrir cet étui, après tout ? Ça ne doit pas être si compliqué.

LE VIRTUOSE. – Parce que vous aussi vous pensez que j'enlève des enfants ? Et moi qui vous prenais pour quelqu'un d'intelligent !...

LE RAISONNABLE. – Histoire de calmer les esprits. C'est pas que j'y croie, mais on ne perd rien à vérifier.

VIRTUOSE. – C'est non !

LE RAISONNABLE. – Mais pourquoi vous vous entêtez ? L'inspection est la forme suprême de la confiance.

VIRTUOSE. – Alors, baissez votre pantalon !

LE RAISONNABLE. – Je vous demande pardon ?

VIRTUOSE. – Baissez votre pantalon.

LE RAISONNABLE. – Vous vous fichez de moi !

VIRTUOSE. – Juste pour voir si vous êtes un homme ou une femme...

LE RAISONNABLE. – Vous délirez.

VIRTUOSE. – Pourquoi vous vous entêtez? Juste pour vérifier. Je croyais que l'inspection était la forme suprême de la confiance... Vous refusez ! Et moi alors, pourquoi je devrais le faire ? Qui accepterait qu'on l'humilie ainsi pour des conneries ? Tout ça parce qu'un pauvre type irresponsable n'arrête pas de dire n'importe quoi. Je n'ai pas à vous obéir au doigt et à l'œil. Vous êtes des passagers tout comme moi.

Le Raisonnable ne dit rien. L'Irresponsable, maintenant sans soutien, reprend sa place. Silence.

On entend enfin le chauffeur s'installer sur son siège et claquer la porte. Les portes à air comprimé du bus se ferment avec un sifflement. Le moteur émet un ronflement puis des bruits secs. Le chauffeur appuie sur l'accélérateur et le bus démarre. On ne voit pas le chauffeur. Un rideau de calicot imprimé le sépare des passagers. Le rideau s'agite avec les vibrations du bus en marche.

LA FEMME. (à voix basse) – Pourquoi tu t'es assis ici ?

L'HOMME. – Parce que c'est plus propre.

LA FEMME. (à voix basse) – Tu n'étais pas censé t'asseoir à côté de moi. Le type de la deuxième banquette ne m'inspire pas confiance.

L'HOMME. (à voix basse) – Je crois que je l'ai déjà vu quelque part.

LA FEMME. (à voix basse) – S'il est de notre institut, on est fichus.

L'HOMME. (à voix basse) – Tu veux que je me lève ?

LA FEMME. (à voix basse) – Non, ce serait pire. Tu ne ferais qu'attirer son attention. Espérons que personne de l'institut ne montera à l'arrêt suivant.

L'HOMME. (à voix basse) – Ça risque pas. On a attendu une demi-heure cachés dans le champ de maïs que tout le monde soit parti.

LA FEMME. – (*elle s'écrie, exaspérée*) Oh merde ! J'en ai marre de cette vie !

Tout le monde se retourne.

L'HOMME. – Ça suffit, il n'y avait pas de places ailleurs.

LA FEMME. (à voix basse) – Tu vois pas que le bus est vide.

L'HOMME. (à voix basse) – Mais toi qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Qu'on leur fasse cadeau de l'appartement !

LA FEMME. (à voix basse) – Ne crie pas !

L'HOMME. (à voix basse) – Qu'on leur file, c'est ça ? Comme si on possédait des châteaux !

LA FEMME. (à voix basse) – Tu pourrais pas parler moins fort ?

Elle regarde alentour

L'HOMME. (à voix basse) – Impossible. Mes cordes vocales risqueraient de se rompre. Tu sais que les cordes vocales, ça se rompt à force de chuchoter comme à force de crier ?

LA FEMME. (à voix basse) – C'est un cauchemar, tu n'arrêtes pas de crier.

L'HOMME. (*à voix basse*) – Et toi, tu n'as pas le droit de me harceler : nous ne sommes plus mari et femme.

Soudain, la Femme a un sanglot, elle cache son visage dans ses mains. L'Homme regarde rapidement autour de lui, et lui touche la joue tendrement.

LA FEMME. (*à voix basse, à travers ses larmes*) – J'en peux plus. J'en peux plus...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Je sais. On n'a pas le choix. Il fallait bien qu'on le fasse pour les enfants !

LA FEMME. (*à voix basse*) – Je ne peux pas... À l'institut, on m'interroge sans cesse, on me dévisage... Je ne peux pas...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Très bien ! On se remarie et on se fait piquer l'un des deux appartements par un pauvre con.

LA FEMME. (*à voix basse*) – Si au moins on travaillait pas dans le même institut... (*elle tressaille et baisse la voix*)... si au moins on ne nous connaissait pas... alors que là...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Arrête de dire n'importe quoi. Du travail, ça se trouve pas comme ça! Aucun autre institut ne correspond à notre profil. Va falloir que tu t'y fasses, t'as pas le choix. Si tu pouvais juste éviter de me faire passer pour un monstre en disant que je bats le petit avec le tuyau de la machine à laver, pour pas qu'il ait des marques !

LA FEMME. (*à voix basse*) – Mais j'avais pas le choix... Tu sais comment elle est, la Camarade Pénéva. Toujours à me coller, à me demander: « Pourquoi vous avez divorcé ? Comment ça se fait que vous avez divorcé ? Vous étiez si bien ensemble »...

L'HOMME. – Et pourquoi t'es allée raconter que je couchais avec des gamines du corps de ballet, hein ? Depuis, les gens m'évitent dans les couloirs.

LA FEMME. – (*à voix basse*) C'est pas toi qui me disais d'inventer quelque chose d'un peu plus...? Pour que ça les choque, et qu'ils arrêtent de nous interroger.

L'HOMME. (*à voix basse*) – On peut pas dire que t'as pas réussi ! Encore un peu, et ils me licencient. Aujourd'hui, j'ai été convoqué par le chef de projet.

LA FEMME. (*à voix basse*) – Pourquoi faire ?

L'HOMME. (*à voix basse*) – Par rapport à l'ensemble de tes accusations : la boisson, le sadisme, les gamines du corps de ballet...

LA FEMME. – Et alors ?

L'HOMME. (*à voix basse*) – Et alors, ils veulent me rééduquer. « Tout homme a ses faiblesses, mais les miennes dépassent les limites ! ». Il paraît que je suis un cas unique, un spécimen qu'il faudrait exposer au musée.

LA FEMME. – Mais si t'arrêtais de picoler, aussi ! Fais attention à ton foie.

L'HOMME. – De toute façon, tu racontes que je bois en cachette... Je peux tout de même pas sentir le lilas, il faut que j'aie une haleine de poivrot.

LA FEMME. – Et pourquoi il a fallu que tu te battes avec le camarade Ivanov ?

L'HOMME. – Mais qu'est-ce tu dis ? Quelqu'un qui est censé être ivre mort, mais qui se bat pas, et qui casse rien... Tout le monde va me suspecter

LA FEMME. – Et puis toi, qu'est-ce que tu racontes sur moi, aussi ? Dire que je suis une salope, je comprends, on s'était mis d'accord, mais de là à dire que j'ai empoisonné mon père... Je te pardonnerai jamais.

L'HOMME. – Et qu'est-ce tu voulais que je leur dise ? Ça les a pas du tout impressionnés que tu sois une salope.

LA FEMME. – Je m'en fiche que ça les ait impressionnés ou pas. Je ne veux pas que tu t'acharnes sur la mémoire de mon père.

L'HOMME. – (*à voix basse*) Arrête de crier !

LA FEMME. – Je ne veux pas que tu me fasses passer pour une parricide !

L'HOMME. – Et alors qu'est-ce que tu veux ? Qu'ils apprennent qu'on a divorcé uniquement pour garder les deux appartements ? Tu sais ce qui peut arriver, après ? (*La Femme reste silencieuse*) Est-ce que tu le sais, je te le demande !... Ils peuvent *et* nous virer du boulot, *et* nous confisquer l'appartement !...

LA FEMME. – Il y a des limites à tout !

L'HOMME. – T'en fais pas, c'est pas si grave ! Personne n'irait croire un alcoolo. Mais toi, si t'arrêtais de flirter sous mes yeux, aussi, parce que...

LA FEMME. – Il faut bien que j'entretienne ma réputation, non ? Je suis censée être une salope.

L'HOMME. – D'accord, mais t'es pas obligée d'y prendre du plaisir.

LA FEMME. – Ah, bon, parce qu'il faut que j'ai l'air dégoûté ? On va me démasquer si je fais ça.

L'HOMME. – Ou alors... peut-être que t'es réellement...

LA FEMME. – Je suis quoi ?

L'HOMME. – Peut-être que c'est ça, ton vrai visage... et le reste, c'est...

La Femme lève les yeux vers lui, se mord les lèvres et se met à pleurer tout en mettant la main sur ses yeux.

L'Homme regarde devant lui d'un air maussade. L'autobus roule régulièrement. Tout est calme. Pause.

LE DÉRAISONNABLE. (*au Virtuose*) – Excusez-moi, vous n’avez pas l’impression qu’on ne passe pas par les rues habituelles ? (*Il regarde à nouveau par la fenêtre.*)

LE VERTUOSE. – Comment ça ? Qu’est-ce que vous voulez dire ?

LE DÉRAISONNABLE. – Je veux dire qu’on ne suit pas l’itinéraire normal.

LE VERTUOSE (*avec indifférence*). – Je n’habite pas ce quartier la plupart du temps, donc je ne peux pas vous dire.

LE DÉRAISONNABLE. (*regardant à travers la vitre*) – On vient de passer devant une usine et un château d’eau, alors qu’il devrait pas y avoir de château d’eau sur l’itinéraire de ce bus, j’en suis sûr, ça fait dix ans que je le prends.

LE VERTUOSE. – C’est bien possible. Peu importe.

Il hausse les épaules. Pendant quelques temps, le Déraisonnable regarde attentivement à travers la vitre, puis s’adresse aux passagers.

LE DÉRAISONNABLE. – Chers citoyens, pouvez-vous me dire dans quelle direction on va ?

LE RAISONNABLE. (*Il replie son journal*) – Où voulez-vous en venir ?

LE DÉRAISONNABLE. – Je vous demande dans quelle direction on va.

L’IRRESPONSABLE. – Allez, un de plus pour Aldomirovtsi !

LE RAISONNABLE. – Vous ne savez pas dans quelle direction il va, le bus ?

LE DÉRAISONNABLE. – Si, justement, c’est pour ça que je pose la question.

L’IRRESPONSABLE. – Écoute, mon vieux, si toi aussi, tu veux aller à Aldomirovtsi, tu ferais mieux de descendre tout de suite.

LE DÉRAISONNABLE. – Non, je vais au centre-ville.

LE RAISONNABLE. – Alors pourquoi vous nous demandez ?

LE DÉRAISONNABLE. – Parce que le bus, il suit pas suit pas son itinéraire normal. Dès le départ, il a pris une mauvaise direction, et depuis il tourne sur le périph. C’est pas du tout les mêmes rues que d’habitude.

LE RAISONNABLE. (*il regarde attentivement par la fenêtre*) – C’est la nuit, vous avez dû vous tromper.

LE DÉRAISONNABLE. – ‘Y a encore assez de lumière pour que je reconnaisse les rues. (*Tout le monde se met à regarder à travers les vitres, sauf le Virtuose et les Amoureux.*) Encore une question.

L’IRRESPONSABLE. – Tu poses trop de questions.

LE DÉRAISONNABLE. – Depuis le départ du bus, on aurait dû s'arrêter à au moins deux arrêts. Pourquoi on s'est pas arrêtés ?

A ce moment-là, le bus ralentit et s'arrête.

L'IRRESPONSABLE. – Pourquoi est-ce qu'on s'inquiète, le voilà qui s'arrête.

Les portes s'ouvrent avec le même sifflement. Aldomirovtsi monte dans l'autobus, toujours avec son grand sac poubelle à la main. Les portes se referment. L'autobus repart.

ALDOMIROVTSI. – Bonsoir ! Il est pour Aldomirovtsi, cet omnibus ?

L'IRRESPONSABLE. – Eh, salut, cousin ! Il va exactement en sens inverse.

ALDOMIROVTSI. – (*il regarde autour de lui*) J'étais pas déjà monté dans celui-ci ?

L'IRRESPONSABLE. – Si, si. Mais ça fait rien, assieds-toi quand même.

LE RAISONNABLE. – Vous avez vu ? Ça veut dire qu'il y a un arrêt ici. Ils ont dû modifier l'itinéraire.

L'IRRESPONSABLE. – Alors eux, ils le changent tous les deux jours maintenant.

Pause.

ALDOMIROVTSI. – J'ai pas de chance avec les omnibus, moi. Ça va faire le quatrième dans lequel je monte, et il est jamais pour mon village d'Aldomirovtsi. Tout à l'heure, je suis descendu d'un omnibus, et c'était pas le bon non plus. J'ai tourné dans une rue, puis dans une autre, et puis je me suis paumé.

LE RAISONNABLE. – C'était pas un arrêt, là où tu es monté ?

ALDOMIROVTSI. – Pas que je sache. Quand j'ai vu un bus s'approcher, j'ai fait des signes et le type s'est arrêté.

LE DÉRAISONNABLE. – Je vous l'avais dit, on s'est écarté de l'itinéraire.

LE RAISONNABLE. – Ne jugez pas si vite. C'est pas encore sûr.

ALDOMIROVTSI. – Ben alors moi, je fais comment, maintenant ?

Pause. Personne ne fait attention à lui.

LE DÉRAISONNABLE. – Le voilà qui tourne à nouveau. Il n'y a pas autant de virages d'habitude.

ALDOMIROVTSI. – Alors je descends. Sinon, je risque pas de rentrer avant minuit. 'Y a pas mal de route jusqu'au village... (*Il se dirige vers le rideau de calicot imprimé*) Eh, mon petit gars, laisse-moi redescende, je me suis encore trompé d'omnibus...

L'autobus ralentit, s'arrête, les portes s'ouvrent et Aldomirovtsi sort en traînant son sac poubelle.

Les portes se referment et l'autobus repart.

LE DÉRAISONNABLE. – Qu'est-ce qu'on attend ? Si on allait plutôt demander au chauffeur !

LE RAISONNABLE. – Parlez moins fort, vous. Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça... Allez-y vous-même.

L'IRRESPONSABLE. – Ou alors c'est qu'il prend un raccourci ?

LE DÉRAISONNABLE. – Vous parlez d'un raccourci, vous voyez pas que c'est un détour qu'on est en train de faire ?

LE RAISONNABLE. – Il faut faire confiance au chauffeur.

LE DÉRAISONNABLE. – Je lui fais confiance, mais je voudrais rentrer à la maison à l'heure. J'ai un fer à souder à rendre.

LE RAISONNABLE. – Et pourquoi vous pensez que vous allez pas rentrer à l'heure ?

LE DÉRAISONNABLE (*Il pointe du doigt sa montre*) – Il est sept heures et demie ! On aurait déjà dû arriver au carrefour « Sredna Gora ». Quand on y est, je règle toujours ma montre par rapport à l'horloge électrique d'en face. Comme vous voyez, on n'y est pas.

LE RAISONNABLE. – Personnellement, je pense que nous allons arriver à l'heure. Le reste, c'est vous que ça regarde. Je vous prie juste de laisser les autres passagers en dehors de ça. Tout de même, à votre place, je n'aurais pas autant de doutes. Vous êtes encore plutôt jeune.

LE DÉRAISONNABLE. – Je suis encore plutôt jeune, et alors ? J pense pas à la retraite. Je veux juste que le bus suive son itinéraire. Pour ça aussi, il faut cotiser pendant des années ?

L'IRRESPONSABLE. – Tu poses trop de questions !

LE DÉRAISONNABLE. – Mais c'est pas moi qui l'ai inventé, cet itinéraire. Je suis fatigué. J'ai travaillé toute la journée, je veux rentrer à la maison le plus vite possible. J'ai un fer à souder à rendre. (*Il montre le fer à souder aux passagers du bus.*) Si je le rends pas avant huit heures, le gars devra partir à Haskovo sans son fer à souder.

LE RAISONNABLE. – Personne n'a envie de coucher dans le bus, mais à quoi bon risquer de blesser le chauffeur avec nos doutes sans fondement ?

LE DÉRAISONNABLE. – Comment ça, sans fondement ? Ils sont parfaitement fondés, mes doutes. Et puis après, pourquoi je pourrais pas lui demander ? En quoi c'est blessant ?

LE RAISONNABLE. – Vous savez pertinemment qu'il est interdit de parler au conducteur.

LE DÉRAISONNABLE. – C'est aussi interdit de changer d'itinéraire.

LE RAISONNABLE. – Qu'est-ce qui vous dit qu'il l'a changé de son plein gré? C'est peut-être un changement officiel.

LE DÉRAISONNABLE. – Impossible ! Pas plus tard que ce matin, le bus suivait l'ancien.

L'IRRESPONSABLE. – Peut-être que ce matin il fallait utiliser l'ancien, et qu'ils en ont changé à midi. C'est pas à toi de leur dire quand ils doivent changer l'itinéraire. Occupe-toi plutôt de tes oignons !

LE DÉRAISONNABLE. (*fortement indigné*) – Justement, je m'en occupe. Mais tout le monde devrait en faire autant !

LE RAISONNABLE. – Si jeune, et vous doutez déjà sans arrêt. A votre âge, nous autres, nous avons la foi !

LE DÉRAISONNABLE. – Ça n'a rien à voir. C'est pas le boulevard qu'empruntent les bus en temps normal.

LE RAISONNABLE. – Arrêtez de vous formaliser autant avec votre boulevard. Le chemin le plus court n'est pas toujours en ligne droite.

L'HOMME. – Pourquoi ce serait mal de demander, après tout ? Qu'est-ce qu'il y a de si horrible à le faire ?

LA FEMME. (*elle lui donne un coup de coude*) – Tais-toi ! C'est mieux qu'on passe pas par le chemin habituel, on risquerait de nous repérer.

LE DÉRAISONNABLE. – Je suis lessivé et j'aimerais autant éviter de passer ma soirée dans les transports. Je vais lui demander.

Il se lève.

LE RAISONNABLE. – C'est la dernière fois que je vous dis de ne pas le déranger pour rien. Ce n'est pas raisonnable.

L'IRRESPONSABLE. – Dis donc, toi, tu vois pas qu'il peut s'arrêter à tout instant et tous nous jeter dehors ? Qu'est-ce qu'on va faire quand ça nous arrivera ? Tu sais comment ils sont susceptibles, non ? Il pourrait même te fracasser le crâne avec la manivelle, alors tiens-toi tranquille.

Le Déraisonnable va à la cabine du chauffeur. Silence... Une minute plus tard, le rideau s'agite et le corps du Déraisonnable tombe comme une masse sur le sol. Les passagers bondissent.

LA FEMME. – Le type s'est fait buter !

LE RAISONNABLE. – Je vous avais bien dit qu'il fallait pas l'importuner !

L'IRRESPONSABLE. – Avec la manivelle...! Il a dû essayer d'engueuler le chauffeur !

L'HOMME. – De quel droit peut-on assommer quelqu'un avec une manivelle ?

L'IRRESPONSABLE. – Il avait peut-être rien d'autre sous la main, voilà tout.

VIRTUOSE. – Ah ! quel quartier !

L'Irresponsable, la Femme et l'Homme relèvent le Dérisonnable, le déposent sur son siège et commencent à s'affairer autour de lui.

LA FEMME. – Il y a un médecin ici ?

L'HOMME. – Donnez-moi de l'eau. Quelqu'un a de l'eau ?

L'IRRESPONSABLE. – J'ai du schnaps. Mais vérifions d'abord s'il vit encore, pour pas le gaspiller.

LE RAISONNABLE (*encore assis*). – Tâchez-lui le pouls.

L'IRRESPONSABLE. – C'est mieux avec un petit miroir.

Tous les regards se tournent vers la Femme. Elle se met à fouiller dans son sac fébrilement.

LA FEMME. – Il respire.

LE RAISONNABLE. – Le chauffeur a dû le cogner juste pour que ça lui serve de leçon.

LE VIRTUOSE. – Il est toujours assommé ?

L'IRRESPONSABLE. – Il va finir par se réveiller. On l'aura prévenu.

L'HOMME. – Donnez-moi un peu de schnaps.

L'IRRESPONSABLE. – Tiens (*Il donne la bouteille à l'Homme, qui en verse dans la gosier du Dérisonnable*) Pas tout ça. Qu'est-ce que je vais boire après, moi ?

L'HOMME. – Mais c'est lui qui s'est fait cogner !

L'IRRESPONSABLE. – Bien fait pour lui ! On lui disait bien de pas faire l'intéressant, mais il a rien voulu entendre, il a eu que ce qu'il méritait. Si tu lui fais boire autant de schnaps, je vais finir par y aller moi aussi, dans la cabine...

Il prend la bouteille et boit à grands traits.

LE VIRTUOSE. – Est-ce que je peux avoir le petit miroir ?

Il l'astique, se regarde, par habitude. Il est horrifié par la pâleur de son visage.

L'IRRESPONSABLE. (*Il le rassure*) – Ces animaux-là guérissent vite. Il faut juste qu'il reste un peu allongé.

Ils laissent le Dérisonnable allongé sur son siège et retournent à leur place.

Pendant quelque temps, ils voyagent en silence.

De temps en temps, un rire étouffé parvient de la banquette arrière où sont les Amoureux.

LE RAISONNABLE. – Quel drôle d'itinéraire !

L'IRRESPONSABLE. – Un vrai labyrinthe !

L'HOMME. – Oui, il y a pas mal de virages.

LA FEMME. – Moi, j'aime bien.

LE RAISONNABLE. – C'est rien comparé au circuit automobile de Monza, il y en a soixante dix-huit là-bas.

L'HOMME. – À la différence près que si on les prend tous, on touche cinquante mille dollars.

LE RAISONNABLE. – Vous oubliez que là-bas, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'HOMME. – Non, j'oublie pas.

LE RAISONNABLE. – Je dis ça pour ceux qui ont tendance à l'oublier.

LA FEMME. – Il n'oublie pas, lui. Il était avec ceux qui ont conspué le roi Ferdinand devant le Théâtre national.

L'HOMME. – S'il te plaît, arrête!

LA FEMME. – Tu y étais, oui ou non ?

L'HOMME. – J'avais trois ans.

LA FEMME. – Mais tu y étais bien, devant le théâtre, non ?

L'HOMME. – Dans une poussette. Avec ma mère.

LA FEMME. – Tu donnais bien des coups de sifflet, pour autant que je sache?

L'HOMME. – J'en donnais déjà avant que le roi Ferdinand vienne. Le sifflet était neuf, maman venait de me l'acheter.

LA FEMME. – C'est le résultat qui compte. Tu aurais pu ne pas siffler et dormir comme tant d'autres. Mais tu as sifflé. Tu n'as pas dormi, toi, tu as sifflé. Tu étais indigné !

LE RAISONNABLE. (*d'une voix indignée*) – Comment vous savez ça, vous ?

LA FEMME. – Eh ben... nous sommes ... nous étions à l'école ensemble. Tout le monde le savait à l'école.

Silence.

L'HOMME. (*à voix basse*) – Tu vas nous fourrer dans la gueule du loup.

LA FEMME. – Et toi, pourquoi tu nies ?

L'HOMME. – Je nie pas, c'est juste que c'est aberrant.

LA FEMME. (*à voix basse*) – Mais pourquoi ? Les autres n'ont aucune activité antifasciste à leur actif, alors que toi... Tu es progressiste.

L'HOMME (*en soupirant*). – Oui, mais divorcé.

LA FEMME (*le reconforte*). – Ça fait rien. C'est pas incompatible.

Silence.

L'IRRESPONSABLE. – On devrait quand même faire quelque chose.

LE RAISONNABLE. – Quoi ?

L'IRRESPONSABLE. – Je sais pas, moi... Il se fait tard... Comme c'est parti, mes laitues vont être flétries... Va faire une salade avec ça, après.

LE RAISONNABLE. – On a déjà vu ce que ça donnait de tâter le terrain.

(Il montre du doigt le Déraisonnable, qui est toujours allongé et inconscient.)

LE VIRTUOSE (*arpentant le bus nerveusement*). – Ça commence à devenir inquiétant.

LE RAISONNABLE. – Quoi donc ?

LE VIRTUOSE. – Tout ça. Un homme gît à terre. Des virages. Il fait nuit dehors...

LE RAISONNABLE. – On avait remarqué. Vous avez une idée à nous suggérer, vous ?

LE VIRTUOSE. – Moi ? *(Il fait non de la tête)* Je n'ai jamais rien proposé de toute ma vie.

Il dit cela avec fierté. Le Déraisonnable bouge un peu. Tous l'observent.

L'IRRESPONSABLE. – J'y vais, moi, et advienne que pourra...

Il boit une gorgée de schnaps.

LE RAISONNABLE. – Parlez-lui à distance raisonnable...

L'IRRESPONSABLE. – À distance de manivelle, vous voulez dire. D'accord, mais il pourra pas m'entendre.

L'HOMME. – C'est vrai, à cause du bruit du moteur.

L'IRRESPONSABLE. – On verra bien ! Tenez-le prêt, le schnaps !

Il tend la bouteille à l'Homme.

Il va à la cabine du chauffeur et disparaît derrière le rideau. Tout le monde se lève, tendu. L'Homme ouvre la bouteille de schnaps et la tient prête. Une minute passe, deux minutes...

LE VIRTUOSE. – Peut-être qu'il l'a... à la gorge.

LE RAISONNABLE. – Je ne pense pas. Un gaillard aussi costaud...

LA FEMME. – Pourquoi il ne revient pas ?...

L'Irresponsable apparaît. Avec un sourire narquois.

L'IRRESPONSABLE. – On cherche une boulangerie.

Les passagers sont sidérés. Machinalement, l'Homme boit un petit coup de schnaps.

L'HOMME. – Comment ça ?

L'IRRESPONSABLE. – Il cherche une boulangerie encore ouverte pour acheter trois miches de pain. Il avait raison, l'autre (*il fait un signe de la tête vers le Déraisonnable.*) On s'est écarté de l'itinéraire. 'Y avait pas de boulangerie sur le chemin.

LA FEMME. – Mais nos enfants nous attendent ! On n'a pas le droit de faire ses courses avec l'autobus !

L'IRRESPONSABLE. – C'est ce que je lui ai dit.

L'HOMME. – Et alors ?

L'IRRESPONSABLE – « Je suis pas un homme, moi aussi? J'ai pas des enfants, peut-être? ou alors c'est que les vôtres ont le droit de manger du pain, et pas les miens ? ».

L'HOMME. – Pourquoi il s'en est pas acheté avant ? Si les cheminots se mettaient à faire leurs courses avec le train, où irait-t-on ?

L'IRRESPONSABLE. – Quand il aurait pu les faire, ses courses ? Il est toujours derrière son volant. Il a dit que s'il prenait pas de pain en route, sa femme le laisserait pas rentrer à la maison. Il paraît qu'elle aussi travaille dans les transports, que tous les deux, ils partent tôt le matin, qu'ils rentrent tard, et que s'ils en achètent pas le soir, ils ont rien à manger le lendemain matin.

LE RAISONNABLE. – C'est logique !

LE VIRTUOSE. – Quel quartier !

L'HOMME. – Et combien de temps on va passer à acheter du pain ?

L'IRRESPONSABLE. – Il paraît qu'il y a une boulangerie à trois minutes d'ici.

Silence. Le bus continue un moment puis s'arrête. La porte du chauffeur se ferme en faisant du bruit. Les passagers collent leurs fronts aux vitres.

Ça y est, il va, à la boulangerie.

L'HOMME. – La boulangère est en train de compter ses sous.

LA FEMME. – Pourquoi il rentre pas ?

LE RAISONNABLE. – Il ne peut pas, elle a fermé.

L'HOMME. – C'est scandaleux ! Ils se couchent avec les poules !

LE RAISONNABLE. – Juste au moment où les gens vont acheter leur pain.

LA FEMME. – Il frappe à la vitrine. Est-ce qu'elle va lui ouvrir ?

LE RAISONNABLE. (*indigné*) – Elle continue à compter. Quelle nation !

L'IRRESPONSABLE. – Elle va pas le laisser entrer.

LA FEMME. – Il revient.

Le chauffeur monte. La porte claque. Le bus démarre.

Silence.

Tout à coup, le bus s'arrête. Les portes s'ouvrent. Aldomirovtsi, traînant toujours son sac poubelle, monte. Le bus repart.

ALDOMIROVTSI. – Bonsoir ! Il va à Aldomirovtsi, cet omnibus ?

LE RAISONNABLE. – Voilà ! J'en étais sûr, celui-là, il n'est toujours pas arrivé à Aldomirovtsi !

ALDOMIROVTSI. – Comment j'aurais pu rentrer, puisque j'ai pas pu monter dans le bon bus ? C'est pas possible à pied.

L'HOMME (*nerveusement*). – Et comment vous vous êtes retrouvé parmi nous ?

ALDOMIROVTSI. – Eh ben, dès que je voyais un bus, je lui faisais signe de la main pour qu'il s'arrête. Quand il s'arrêtait, je montais. Mais il y en a pas un qui va à Aldomirovtsi. J'ai passé toute la soirée à tourner en rond. Attends, attends, on dirait que je suis déjà monté dans ç'ui-ci.

L'IRRESPONSABLE. – Deux ou trois fois au bas mot. T'en fais pas, va !...

ALDOMIROVTSI. – Oui, je me souviens du violon. (*Il fait un signe de la tête en direction du Virtuose.*) Merde alors, pourquoi il me fait des siennes, ce village d'Aldomirovtsi ? On dirait qu'il veut pas que je rentre. (*Il hésite*) Tout compte fait, je vais rester dans celui-ci !... Comme c'est parti, 'y a des chances qu'il passe par Aldomirovtsi.

Il se met à traîner son sac vers la banquette arrière, mais il s'arrête net en voyant les Amoureux absorbés par un interminable baiser.

Gêné, il détourne la tête et s'assied sur le premier siège qu'il voit.

L'autobus s'arrête. La portière du chauffeur claque à nouveau. Tout le monde colle le visage aux fenêtres, sauf les Amoureux et Aldomirovtsi.

L'HOMME. – Cette fois-ci, c'est ouvert.

L'IRRESPONSABLE. – Attends d'abord qu'il entre.

LE RAISONNABLE. – Ça y est.

LA FEMME. – Qu'est-ce qu'elle est reluisante, cette boulangerie, toute propre, bravo !

L'HOMME. – La boulangère aussi...

LE RAISONNABLE. – Vous vous attendiez à quoi ?

L'HOMME. – Exactement à ça.

L'IRRESPONSABLE. – Quelle belle femme !

ALDOMIROVTSI. – Qui ça ?

Il se lève.

L'IRRESPONSABLE. – La boulangère. Ah, oui, belle plante !

ALDOMIROVTSI. (*il se précipite*) – Où ça, où ça ?

Il regarde attentivement par la fenêtre.

L'IRRESPONSABLE. – Quel sourire... J'aimerais être à la place du chauffeur. Si je descendais, moi aussi... (*Il s'apprête à descendre.*)

L'HOMME. – Mais pourquoi il se met dans un tel état, le chauffeur ?

LA FEMME. – Il donne des coups de pied dans le comptoir...

L'IRRESPONSABLE. – Il revient !

LE RAISONNABLE. – Il n'y a plus de pain.

Ils sont encore debout, le visage contre les vitres du bus, quand la portière du chauffeur claque. Le bus démarre. Ils continuent à coller leurs visages contre les vitres. Puis lentement, très lentement, ils retournent à leurs places.

ALDOMIROVTSI. – Qu'est-ce qu'il a, ce jeune ?

LE RAISONNABLE. – Il s'est senti mal.

ALDOMIROVTSI. – Il pue le schnaps. C'est à partir de trois bouteilles qu'on se sent mal.

L'IRRESPONSABLE. – On lui en a juste donné un petit coup pour qu'il reprenne connaissance.

Ils restent tous tranquilles pendant un petit moment. Les phares d'une voiture qui approche, illuminent l'intérieur du bus pendant un instant, éclairant les visages des passagers...

L'HOMME. – Cette histoire a trop duré.

LE RAISONNABLE. – Quelle histoire ?

LA FEMME (*donne un coup de coude à l'Homme*). – Tais-toi ! Te mêle pas de ça... (*Il se tait.*)

LE VIRTUOSE. – C'est vrai, qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

LE RAISONNABLE. – Quel bazar ?

LE VIRTUOSE. – Je ne suis pas trop vos conversations, mais je pense qu'il est grand temps qu'on arrive. Qu'est-ce que c'est que ces boulangeries où on s'arrête tout le temps ? Ça, pour être une réforme, ç'en est vraiment une !

LE RAISONNABLE. – Le chauffeur veut acheter du pain pour ses enfants. Vous ne pensez pas que tout le monde a besoin de pain ?

LE VIRTUOSE. – Je n'ai jamais dit ça, je pourrais même lancer un slogan comme : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Et alors ? Je veux juste savoir pourquoi nous n'arrivons pas.

LE RAISONNABLE. – Nous cherchons du pain.

LE VIRTUOSE. – Mais c'est insensé, cette histoire. J'ai mon enregistrement. (*Il se lève et se met à arpenter le bus nerveusement*). Tout l'orchestre philharmonique m'attend, plus le chef d'orchestre ! Ça fait cent dix-sept personnes, vous comprenez, ça ? Et un chef d'orchestre du grand *Staatsopera* ! Plus le chœur ! Que voulez-vous que le chœur fasse pendant que nous cherchons du pain ?

LE RAISONNABLE. – Je ne suis pas responsable des chœurs.

LE VIRTUOSE. – C'était juste une question rhétorique, bien sûr que vous n'êtes pas responsable des chœurs, ça se voit, n'allez pas croire qu'on pourrait s'y méprendre. Que vont faire tous ces gens, près de deux cents, tous d'éminents musiciens, d'excellents professionnels, des virtuoses, je vous le demande ? Que vont faire les preneurs de son, tout le personnel qui attend dans le studio ? Savez-vous qui est le chef d'orchestre ? Savez-vous combien de milliers de dollars nous avons déboursé pour le faire venir juste pour quelques concerts ? Est-ce que vous réalisez que les contrats pour le disque que nous allons enregistrer ce soir ont déjà été conclus ? En êtes-vous conscients, je vous le demande ?

Silence.

L'IRRESPONSABLE. – Non, il en est pas conscient.

LE VIRTUOSE. – Mais bien sûr qu'il n'en est pas conscient. C'est écrit sur son front qu'il n'en est pas conscient. Et le soliste, c'est Léopold von Brauchenzoller !

ALDOMIROVTSI. – Ah bon ! qui ça ?

LE VIRTUOSE. – Celui qui est venu juste pour l'enregistrement et qui repart demain matin avec le premier avion.

ALDOMIROVTSI. – (*Il siffle, ébahi.*)

LE VIRTUOSE. – Et le festival artistique qui ne pourra pas avoir lieu ? Vous vous rendez compte des tensions internationales qui peuvent s'ensuivre ? C'est une initiative de l'UNESCO ! Vous réalisez, l'UNESCO ? C'est de la collaboration culturelle. Ce sont les peuples qui marchent côte à côte dans un dialogue culturel ! C'est la lutte pour la paix. L'idée, c'est que la planète doit être sauvée. Vous comprenez, sauvée ! Et nous, nous cherchons du pain !... (*Il s'assied, s'éponge le front.*) Je ne comprends pas ! Expliquez-moi, s'il vous plaît, je n'y comprends rien !...

L'IRRESPONSABLE. – Il n'y a rien à comprendre.

LA FEMME. – Et moi, j'ai deux enfants qui m'attendent à la maison. Et je sais même pas s'ils sont encore deux. C'est l'aîné qui va chercher le petit à l'école maternelle. Mais est-ce qu'il y est allé ?... Il oublie tout le temps. La dernière fois, on les a cherchés avec la milice. Vous savez où on les a trouvés ? – à la gare ! Endormis !... Ils voulaient aller chez leur grand-mère à Pavlikèni. Vous savez où se trouve Pavlikèni ?

L'Homme se cache le visage dans les mains.

L'IRRESPONSABLE. – C'est après Gorna Oryakhovitsa.

LA FEMME. – On s'en fout que ce soit après Gorna Oryakhovitsa, ce qui est grave, c'est que mes enfants ont sept et trois ans.

ALDOMIROVTSI. – (*Il claque avec la langue.*)...

LA FEMME (*fond en larmes*). – Et qui sait où ils sont maintenant !... Est-ce qu'il leur est arrivé quelque chose ? Je veux rentrer chez moi. Je veux voir mes enfants !

L'HOMME. – Ça va, calme-toi !

Ses yeux aussi sont remplis de larmes

L'IRRESPONSABLE. – N'allez pas vous imaginer que ce soit plus facile pour moi. On a déjà sifflé la moitié du schnaps. (*Il montre du doigt le Dérisonnable.*) Mes laitues sont flétries, et j'ai mon frère qui m'attend à la maison, pour l'anniversaire de la mort de papa. Dieu sait qu'il doit gueuler contre moi que je suis en train de me torcher quelque part. « Tu respectes rien, pas même la mémoire de papa, t'aurais pu venir porter un toast en souvenir de lui. Et tu vas te pochetronner Dieu sait où ». Quand est-ce que je me suis pochetronné, hein ? Vous m'êtes témoins, je me suis pochetronné ou pas ? (*Au mot « témoins », tout le monde lui tourne le dos.*) C'est terrible, la mort, t'as plus d'excuses. Tu leur parles, tu leur ouvres ton cœur, et eux, ils te regardent dans les yeux sans te croire. C'est pas une vie, ça !

ALDOMIROVTSI. – Moi aussi, on m’attend, mais je suis un cas à part : va savoir si on va passer par Aldomirovtsi. C’est pour ça que je ferme ma gueule.

LE RAISONNABLE. – (*se sentant quelque peu isolé*) Camarades ! Vous m’avez mal compris, je suis avec vous, je suis un passager comme vous ! Moi aussi, j’ai des enfants, moi aussi, j’ai un frère... Mon aussi je suis un cas à part ! Le tout, c’est de rester raisonnable. De ne pas se laisser aller à la panique. Alors, qu’allons-nous faire ?

L'IRRESPONSABLE. – Quoi qu’on fasse, c’est pareil. J’en ai ras la casquette ! Je vais aller dire deux mots au chauffeur.

Il boit un coup d’eau de schnaps et tend la bouteille à l’Homme.

L’Irresponsable disparaît derrière le rideau. Les autres attendent son retour dans un silence tendu. L’Homme débouche la bouteille et la tient prête, le Virtuose sort le miroir, l’essuie et le tient prêt.

LA FEMME. – Mon Dieu, pourvu qu’il réussisse !

LE RAISONNABLE – C’est du fifty-fifty.

ALDOMIROVTSI. (*qui ne comprend pas*) – Quoi ?

LE RAISONNABLE – Cinquante-cinquante. Il a une chance sur deux de réussir.

ALDOMIROVTSI. – Réussir à quoi faire ?

L’HOMME. – Pourquoi il est si long ?

Un moment après, l’Irresponsable sort de derrière le rideau. Il a l’air abasourdi et interloqué. Les autres le regardent fixement. Il ne prononce pas un mot.

LE RAISONNABLE. – Alors ?

L’HOMME. – Qu’est-ce qui se passe ?

L'IRRESPONSABLE. – On va à Koprivchtitsa.

Les passagers échangent des regards d’étonnement.

LA FEMME. – C’est pas possible !

LE VIRTUOSE. – C’est absurde.

LE RAISONNABLE. – Comment ça, à Koprivchtitsa ?

ALDOMIROVTSI. – On passe par Aldomirovtsi ?

L’HOMME. – Vous plaisantez.

L'IRRESPONSABLE. – Non.

A ces mots, tous se mettent debout et collent leurs visages contre les vitres de l'autobus, sauf les Amoureux.

LA FEMME. – On voit que des champs.

LE VIRTUOSE. – Quand est-ce qu'on a quitté la ville ?

L'HOMME. – C'est pas possible.

LE RAISONNABLE. – Mais ce champ est admirablement cultivé. Regardez ces sillons !

ALDOMIROVTSI. – Donc c'est pas Aldomirovtsi !...

Peu à peu, chacun retourne à sa place. Silence, à part le crissement des pneus.

L'HOMME. – Mais pourquoi Koprivchtitsa ?

L'IRRESPONSABLE (*encore abasourdi, pensif*) – Il est né là-bas. « Je ne vais plus trouver une boulangerie ouverte, qu'il m'a dit, et puis même si j'en trouve une, qui sait ce que je vais trouver comme pain. J'ai ma mère à Koprivchtitsa, je l'ai pas vue depuis si longtemps... Elle va me faire cuire un pain... elle va me mettre une pintade au four... elle va me donner à boire un bon petit verre de rouge, un grand cru... Tu sais quel pain ma mère sait faire ? Il a pas son pareil. Il est tout décoré, avec une croûte dorée, croustillante et qui sent si bon... Je vais m'asseoir sur mon petit lit où j'ai tété, où j'ai grandi, où j'ai joué tant de jeux, où papa me chantait des chansons sur les exactions des Turcs et sur des héros bulgares... Et dehors, les étoiles brillent, la forêt se tait... Seul le ruisseau murmure dans l'arrière-cour, au clair de la lune... Il est beau, le pays natal, qu'il m'a dit, mais pourquoi on pense si rarement à y aller ?... ».

Silence. Une nostalgie romantique s'empare des passagers, et leurs yeux se troublent à l'évocation de souvenirs de lieux de naissance et de chez eux. Douce atmosphère de rêve. Tout le monde se laisse emporter vers les années d'enfance, vers les choses qu'ils chérissent au plus profond de leur cœur.

L'HOMME (*avec un soupir*). – Vous avez dit Koprivchtitsa ?

LE RAISONNABLE (*perdu dans ses rêveries*). – Ah, Koprivchtitsa !... C'est là que le premier coup de fusil contre les tyrans turcs a été tiré !

LA FEMME. – (*rêveuse*) « Revenir au foyer paternel, lorsque humblement le crépuscule s'éteint, et que la douce nuit déploie son doux giron... ».

LE VIRTUOSE (*se lève, furieux*). – Quel giron ! Quelle douce nuit ! Koprivchtitsa est à cent kilomètres d'ici. Arrêtez un peu ! J'ai mon enregistrement, moi !

LE RAISONNABLE. – On ne pense pas assez à ses parents, on n'a jamais le temps pour eux. C'est une bonne chose de faire comme le chauffeur, d'aller voir ses parents, de leur parler... Les vieux, ils sont « à l'automne de leur vie », un mot gentil, c'est tout ce qu'ils attendent... Pourquoi n'irait-il pas voir sa mère, après tout ?

LE VIRTUOSE. – Qu'il aille la voir, mais demain ! Aujourd'hui, j'ai mon enregistrement. Qu'il aille où il veut, mais demain.

LE RAISONNABLE. – (*à voix basse, d'un ton paternel*) – Vous avez tort. Vous vous dites musicien, mais vous ne sentez pas la musique des vers : « Revenir au foyer paternel, lorsque humblement le crépuscule s'éteint ! »... Imaginez qu'on arrive à Koprivchtitsa lorsque humblement le crépuscule s'éteint !

ALDOMIROVTSI. – Tant mieux, j'y avais encore jamais été, à Koprivchtitsa.

L'IRRESPONSABLE. – Le problème, c'est qu'on risque de jamais y arriver.

L'HOMME. – Comment ça ? On va arriver où alors ?

L'IRRESPONSABLE (*d'une voix triste*). – Nulle part !

LE RAISONNABLE. – Ce n'est pas possible d'arriver nulle part. On finit toujours par arriver quelque part !

L'IRRESPONSABLE. – Oui, c'est vrai. Là-haut !

Il montre le ciel.

LE RAISONNABLE (*sans comprendre*). – Où ça, là-haut ?

L'IRRESPONSABLE. – Au ciel !

LE VIRTUOSE. – Qu'est-ce que vous dites ? Ça y est, on va au ciel, maintenant ! Je vous préviens, j'ai mon enregistrement ! Je vous ai averti !

LA FEMME. – Attendez, attendez. Comment ça, au ciel ?

L'IRRESPONSABLE. – Il boit.

LE RAISONNABLE. – Qui ça, le chauffeur ?

L'IRRESPONSABLE. – Oui. Du schnaps ! Au goulot.

LE RAISONNABLE (*se lève*). – Mais c'est épouvantable ! Pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite ?

L'IRRESPONSABLE. – Quand ? Vous disiez tous de la poésie.

LE RAISONNABLE. – Je n'y crois pas, moi.

LE VIRTUOSE. – Moi non plus.

L'HOMME. – C'est n'importe quoi. Il a pas le droit de boire pendant son service. Il est responsable de nos vies.

LA FEMME. – Vous calomniez ce monsieur. Les chauffeurs de bus ne boivent jamais.

ALDOMIROVTSI. – Mon œil !...

L'IRRESPONSABLE. – Vous avez qu'à aller voir !...

Le Raisonnable lui jette un coup d'œil, puis avec précaution, il va sur la pointe des pieds jusqu'au rideau. Il regarde. Puis triste et silencieux, il retourne à sa place. Le Virtuose le regarde fixement, puis se met debout inquiet, va jusqu'au rideau, regarde et revient encore plus pâle, serrant et desserrant le poing nerveusement. Il ne dit rien. Après lui, la Femme va pour y aller mais l'Homme lui pose une main ferme sur son épaule et la fait se rasseoir. Puis il se lève, va vers le rideau en traînant les pieds comme un condamné. Il jette un coup d'œil furtif et revient pâle, paniqué. En silence, il reprend sa place près de la Femme, il lui prend la main et la serre.

ALDOMIROVTSI. – Moi, c'est pas la peine que j'y aille, je crois que les choses sont claires. (Pause.)

L'IRRESPONSABLE. – Il va nous envoyer au fond du premier gouffre qui se présente !

A cet instant même, on entend le crissement strident des freins et un gros choc. Des phares éclairent le bus et éblouissent les passagers. Sautant et cahotant, le bus penche sur la droite et tout le monde glisse par terre... La secousse s'arrête aussi soudainement qu'elle a commencé. Deux camions de marchandises qui passaient à vive allure ont fait faire au bus une brusque embardée sur la droite. Un par un, les passagers sortent de sous leurs sièges, et se remettent debout.

LE RAISONNABLE. – La prochaine fois, on risque de leur rentrer dedans de plein fouet. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Chaque seconde nous est précieuse. Il y va de notre vie !

ALDOMIROVTSI. – Moi, je propose qu'on passe par Aldomirovtsi.

LE RAISONNABLE. – Blague à part, nous sommes en train de risquer nos vies ! Je demande à chacun de considérer la situation avec le plus grand sérieux.

ALDOMIROVTSI. – Sans blague, s'il faut que je casse ma pipe, au moins que ça soit plus près d'Aldomirovtsi. J'ai déjà payé mon emplacement dans le cimetière du village. (*Il enlève son chapeau.*)

Tous sont horrifiés par ses paroles. Ils se regardent en silence.

L'HOMME (*avec espoir*). – Si ça se trouve, c'est pas du schnaps qu'il y a dans la bouteille.

LE RAISONNABLE. – Et qu'est-ce que ça pourrait être, de la limonade ?

L'HOMME. – De l'eau ! Beaucoup de gens boivent de l'eau dans des bouteilles de schnaps.

L'IRRESPONSABLE. – Il a entamé sa bouteille devant l'épicerie où j'ai acheté la mienne.

LE RAISONNABLE. – Et vous ne nous avez rien dit ?

L'IRRESPONSABLE. – Je savais pas si c'était lui. Et je sais toujours pas. Ce que je sais, c'est que c'était des chauffeurs de bus, ils traitaient ceux du service d'entretien de tous les noms. Ils se sont sifflé plusieurs verres chacun.

LE RAISONNABLE. – Si nous allons à Koprivchtitsa, c'est que ça ne peut pas être de l'eau.

LE VIRTUOSE. – Je vous prierais de bien vouloir cesser vos petites plaisanteries qui n'ont que trop duré depuis le début de la soirée. D'abord, nous allons acheter du pain, puis nous allons à Koprivchtitsa, et maintenant, c'est le schnaps... Ne vous ai-je pas déjà dit que j'ai mon enregistrement, je ne peux pas participer à vos plaisanteries de mauvais goût. Mais je ne nie pas que c'est très drôle. C'est à mourir de rire.

LE RAISONNABLE. – Le hic, c'est que personne ne plaisante. La situation est tellement grave que ça dépasse l'entendement. Que faire ?

(Il se lève et se met à marcher de long en large dans le bus.)

Réfléchissez, vous aussi !

L'IRRESPONSABLE. *(sort sa bouteille de schnaps.)* – Je propose qu'on boive tous un coup.

LE RAISONNABLE. – Ça suffit, vous ! Pas dans un moment pareil !

L'IRRESPONSABLE. – Et pourquoi pas ? Le moment est fort bien choisi pour se détresser et lutter contre la peur. Au front, on file un bon coup de gnole à chaque soldat avant l'attaque. *(Il lorgne la bouteille.)* Nous, on va avoir droit qu'à une petite gorgée chacun. En plus, eux, ils ont des chances de survivre et d'échapper aux balles. Nous, on est sûrs d'être envoyés au fond d'un précipice. On a une chance sur mille de s'en sortir. Alors buvons un petit coup. Tant qu'il n'est pas trop tard.

Il boit le premier, puis fait circuler la bouteille cérémonieusement. L'Homme la prend sans souffler mot, boit un coup et la passe à la Femme. Elle boit et la passe au Virtuose. Il boit et la passe au Raisonnable. Celui-ci hésite un moment, mais il boit quand même et la passe à Aldomirovtsi. Tout ceci devrait prendre l'allure d'une conspiration solennelle.

ALDOMIROVTSI. – Et eux là-bas, les jeunes à l'arrière, ils vont pas boire un petit coup ?

LE RAISONNABLE *(jette un coup d'œil vers l'arrière)*. – Tu as raison. Chacun sa petite gorgée. Et en plus, ils pourraient avoir une idée lumineuse, de nos jours, les jeunes sont très inventifs. Eh, la jeunesse !... Venez voir un peu s'il vous plaît !

L'AMOUREUX *(plutôt à contrecœur)*. – Qu'est-ce qu'il y a ?

LE RAISONNABLE. – Venez une petite minute.

L'AMOUREUX. – On est avec vous de tout cœur !

LE RAISONNABLE. – Juste une seconde !

L'AMOUREUSE. – Allons-y, si c'est pour une minute.

L'AMOUREUX. – Pourtant, je leur ai dit qu'on était avec eux de tout cœur. On est mieux ici. *(Il enlace l'Amoureuse.)*

L'AMOUREUSE. – Ils nous ont invités, c'est sympa, allons-y.

L'AMOUREUX. – Si t'insistes ! (*Ils rejoignent les autres passagers.*) Ah ! Mais vous êtes en train de boire de l'alcool ?!?

L'AMOUREUSE. – Joyeux anniversaire ! Qui on fête ?

LE RAISONNABLE. – Ecoutez, vous êtes un peu... détachés des derniers événements, et vous ne savez pas tout.

L'AMOUREUX. – Qu'est-ce qu'on ne sait pas ?

LE RAISONNABLE. – Et bien, il s'est passé des choses ici... Enfin peu importe. Le tout, c'est que roulons vers Koprivchtitsa !!!

LES AMOUREUX. (*enthousiastes*) – Hourra ! C'est géant ! (*Ils s'enlacent.*)

L'AMOUREUX. – On va passer la nuit ensemble !

L'AMOUREUSE. – Trop cool !

L'AMOUREUX. – Mais on allait dans le centre, comment vous avez réussi ce coup-là ? Vous êtes super doués !!!

(*Le bus croise un camion. Les phares du camion éclairent tout le bus d'une lumière vive qui éblouit les passagers. Quelques-uns tombent de leur place. Plein d'admiration.*)

Ouah ! On a roulé sur deux roues ! Trop classe, le chauffeur !

L'IRRESPONSABLE. – Ecoute, blanc-bec ! T'as pas l'aire de comprendre ce qui se passe ici ?

L'AMOUREUX. – Mais si ! Nous allons à Koprivchtitsa. Pourvu que la taverne soit ouverte !

L'AMOUREUSE. (*comme si elle commandait un repas*) – Une grillade mixte, s'il vous plaît !

L'AMOUREUX. – Et une double vodka !

L'IRRESPONSABLE. – T'as pas vu qu'on s'en tiré de justesse ?

L'AMOUREUX (*plein d'admiration*). – C'était à un millimètre près ! Il a failli nous prendre en écharpe !

LE RAISONNABLE (*en criant*). – Écoutez, la prochaine fois, ce sera une collision de plein fouet ! Le chauffeur boit du schnaps !

L'AMOUREUX. – Et alors ?

LE RAISONNABLE. – Au goulot !

L'AMOUREUX. – Et c'est quoi qui vous choque là-dedans, qu'il boive pas dans un verre ?

LE RAISONNABLE. – Vous ne comprenez pas que nous sommes en danger de mort ? Dès que le schnaps lui montera à la tête, nous allons tous y rester !

L'AMOUREUX. – C'est pour ça que vous flippez ? De nos jours, toute l'Europe peut boire et conduire. Rien de plus normal. Dire qu'on a crû qu'il se passait quelque chose de grave. Allez, viens !...

Il prend l'Amoureuse par la main et repart vers la banquette arrière.

LE RAISONNABLE. – Ces jeunes ne prennent jamais rien au sérieux !...

L'HOMME. – Et si la bouteille est vraiment pleine d'eau ? Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est du schnaps ?

LE RAISONNABLE. – C'est des faux espoirs.

L'HOMME. – Mais pourquoi ? Il y a autant de chance que ce soit de l'eau que du schnaps.

ALDOMIROVTSI. – C'est du fifty-fifty.

LA FEMME. – Mais bien sûr, si ça se trouve, c'est de l'eau. Pourquoi on s'attend toujours au pire ?

LE RAISONNABLE. – Alors attendons-nous au mieux, imaginons que nous sommes en voyage pour l'Italie. (*Pause.*) Au lieu de croire tout et n'importe quoi, il faudrait former une délégation ? C'est plus imposant. On n'a qu'à aller trouver le chauffeur, on lui pose la question intelligemment, on essaie de le persuader qu'on comprend son désir profond, que nous trouvons admirable... Nous pensons même qu'il a raison de vouloir ça, mais... qu'il comprenne lui aussi que nous sommes des êtres humains. Nous vivons à l'époque de l'humanisme, après tout.

L'IRRESPONSABLE. (*d'un ton sceptique*) – Tu parles que nous allons passer à l'action. Faut pas rêver !

LE RAISONNABLE. – Il faut d'abord le sonder pour connaître son humeur et savoir quelle attitude adopter. C'est très important de faire ça pour avoir une chance de réussir.

L'HOMME. – Sondons-le, alors. Qui s'en charge ?

LE RAISONNABLE. (*il pointe du doigt l'Irresponsable.*) – C'est lui qui a le plus d'expérience. Il va aller le voir, il va l'informer à propos de notre délégation, et il va en profiter pour tâter une nouvelle fois le terrain.

L'IRRESPONSABLE. – C'est sûr que ça marchera pas !

Il disparaît derrière le rideau. Les autres attendent avec impatience.

LE VIRTUOSE. – Je pense que c'est inutile. Quel est l'intérêt de jouer à envoyer des délégations ?

LE RAISONNABLE. – À quoi voulez-vous qu'on joue ? À cache-cache ? À faire comme si on allait admirer les beautés de nos montagnes ?... On ne peut pas rester les bras croisés

et se fier au hasard... Il faut passer à l'action ! (*L'Irresponsable ressort et se dirige vers les passagers rassemblés au milieu du bus.*) Eh bien ?

L'IRRESPONSABLE. – Je vous l'avais bien dit, il veut rien entendre.

LE RAISONNABLE (*étonné*). – Qu'est-ce qu'il ne veut pas entendre ?

L'IRRESPONSABLE. – Parler de la délégation. « Pas question, il a fait, je suis chauffeur, je suis pas l'ONU. Je reçois pas de délégations. Nous allons à Koprivchtitsa. Et ceux qui sont pas contents, ils ont qu'à descendre ».

LA FEMME. – Comment ça, descendre ! On est à perpète les oies. Il est taré, ou quoi, ce bonhomme !

L'HOMME. – Eh ben dis donc, on est pas rentré (*en colère*).

LE VIRTUOSE. – Pas question de descendre. Sinon, on risque de passer la nuit dehors. Pour qui il se prend, ce chauffeur ?...

LA FEMME. – Il peut pas nous faire ça.

L'IRRESPONSABLE. – « Et si quelqu'un ose encore se pointer ici, il a fait, et qu'il me rebat encore les oreilles, je le fracasse avec la manivelle. J'en par-dessus la tête. Ils me tapent la discute toutes les cinq minutes. C'est interdit de parler au chauffeur. De toute façon, c'est trop tard ». Et il a verrouillé sa cabine.

Pause.

ALDOMIROVTSI. – J'ai pas de chances avec les omnibus, moi. Pourvu qu'on finisse par arriver à Aldomirovtsi un de ces quatre.

Silence. Chacun est plongé dans ses réflexions. Bruit de la carrosserie et des vitres qui tremblent.

LE RAISONNABLE. – Moi, je descends. (*Les autres le regardent, surpris.*) Je préfère passer la nuit à la belle étoile plutôt qu'au fond d'un précipice. Au revoir !... (*Il prend son sac et se dirige vers la portière.*) Eh, camarade chauffeur, il y a des passagers qui veulent descendre !... (*Rien ne se produit.*) Je vous en supplie, mon camarade !... Je veux descendre !...

L'HOMME. – Il entend pas.

L'IRRESPONSABLE. – Ça marchera pas comme ça. Il faut aller dans la cabine.

LE RAISONNABLE. – Pour se faire fracasser le crâne.

LE VIRTUOSE. (*tout d'un coup*) – Je descends, moi aussi.

Il prend son violoncelle et se tient près du Raisonnable, à côté de la sortie.

LE RAISONNABLE. – Alors, allez lui demander d'ouvrir les portes.

LE VERTUOSE. – C'est vous qui avez voulu descendre le premier, c'est à vous d'y aller.

LE RAISONNABLE. – Soyez donc raisonnable, si nous continuons comme ça, nous n'allons jamais descendre.

Ils sont tous les deux l'un à côté de l'autre sur les marches du bus, chacun attendant que l'autre aille trouver le chauffeur.

LE VERTUOSE. – Eh bien ?

LE RAISONNABLE – Je pense que c'est à vous d'y aller, ne serait-ce que parce que vous êtes plus jeune.

LE VERTUOSE. – Et pendant que je reste là, assommé, vous, vous descendez ?... Allons-y tous les deux, si vous le voulez bien !

LE RAISONNABLE. – Inutile de sacrifier deux vies. Le mieux, c'est qu'un seul y aille.

LE VERTUOSE. – Et ce « un seul », c'est moi, n'est-ce pas ? Alors rentez tout seul, moi je reste !... *(Il retourne à sa place.)*

Le Raisonnable reste un petit moment sur la marche, puis il sort un mouchoir blanc de sa poche, l'attache à son journal roulé et s'approche avec précaution du rideau. Il fait passer le drapeau blanc et il attend.

LE RAISONNABLE. – Mon camarade !... Je voudrais parlementer !... Je ne veux pas parler, je veux juste descendre... *(Aucune réponse.)* Vous avez bien dit que c'était possible... *(Le Raisonnable se retourne et regarde les passagers.)* Mon camarade ! Je vous en prie !...

L'IRRESPONSABLE. – Je t'ai déjà dit qu'il pouvait pas t'entendre. Il faut que t'ailles dans la cabine. Le moteur fait un sacré boucan.

LE RAISONNABLE. – Vous me rendriez ce service ?

L'IRRESPONSABLE. – Lequel ?

LE RAISONNABLE. – D'aller le lui dire.

L'IRRESPONSABLE. – Vous me prenez pour un pigeon voyageur ou quoi ?

LE RAISONNABLE. – Juste une dernière fois ! *(avec confiance)* Contre une modeste rémunération.

L'IRRESPONSABLE. – Non ! J'ai eu ma dose !

Le Raisonnable reste là un petit moment, puis il retire son drapeau blanc et retourne à sa place. Pause. Soudain le bus est envahi par la lumière intense de phares de voitures. On entend des bruits de dérapage, de choc et des cris perçants. Tous les passagers sont précipités sur le côté droit du bus... Puis tout redevient silencieux. Ils ont croisé un autre camion.

L'IRRESPONSABLE. – On l'a échappée belle. La prochaine fois, on va se les faire.

LE RAISONNABLE. – Que faire ? Que faire ?

L'IRRESPONSABLE. – Là est la question !

LA FEMME – *To be or not to be* !...

ALDOMIROVTSI. – Qu'est-ce que tu dis ?!!

LA FEMME. – « Etre ou ne pas être » en anglais, comme dit Shakespeare.

ALDOMIROVTSI. – Si tu veux mon avis...

LE RAISONNABLE – (*l'interrompt nerveusement*) On devrait passer par Aldomirovtsi. On a compris !... Seulement, vu comme c'est parti, on ne va pas aller à ton cher village Aldomirovtsi, on va aller au diable... Qu'est-ce qui m'a pris de monter dans ce bus !... Pourquoi ????!!...

L'HOMME. – Votre question est incongrue : il n'y avait pas d'autre bus.

LE RAISONNABLE. – Vous, arrêtez de vous fichier de moi et trouvez une solution. Vous vous croyez immortel ? Vous croyez peut-être que vous allez renaître de vos cendres tel un Phénix ?... Vos membres vont s'éparpiller et on ne pourra pas vous les remettre en place.

L'HOMME. – Bien sûr. Et vous, rien que des égratignures.

LA FEMME. – Pourquoi vous vous chamaillez ? Essayons de trouver quelque chose, le temps presse !...

L'HOMME. – Pourquoi il prédit l'avenir ? Moi en morceaux, et lui entier ! Juste son manteau qui est un peu froissé.

LA FEMME. – Allons lui parler comme des êtres humains, après tout, ç'en est un lui aussi, il va peut-être finir par nous comprendre. L'homme est un frère pour l'homme. Essayons de nous entendre comme des frères.

ALDOMIROVTSI. – Si c'est pour être comme des frères, c'est loupé. J' m'ai jamais entendu avec mes frères, moi. 'Y a dix ans qu'on a essayé de se partager un saule que papa i' nous a laissé, on y est pas arrivé. Pour le reste, on a réussi à se le partager, mais pas le saule. L'aut' printemps, l'un d'eux m'a fait : « Je vous écoute pus, je prends ma part, et vous, faites comme i' vous semble ». En entendant ça, l'autre il a fait : « Ben moi aussi je prends la mienne, j'suis pas le bâtard de la famille, c'était mon père à moi aussi ». Et avant qu'on le réalise, on t'a abattu le saule. Avant qu'on le coupe, i' nous faisait de l'ombre, on pouvait y accrocher la balançoire pour les p'tits. Ce qu'on a eu, c'était rien que des bûches. Ça brûlait pas et c'était pas taillable. On te les a fichues en l'air. Alors si c'est pour nous entendre comme des frères, je t'arrête tout de suite.

Silence.

L'IRRESPONSABLE. – Et si on l'assommait...

LE RAISONNABLE. – Pour se réveiller dans l'autre monde. Avec des petites ailes. On n'obtient rien par la force. Il faut être persuasif. C'est le fil auquel notre vie est suspendue. Soit on lui fait entendre raison, soit on périt. Il faut trouver quelque chose. Réfléchissez. (*Ils se rassemblent tous et réfléchissent.*) Notre situation est...

ALDOMIROVTSI – *To be or not to be !*

RIDEAU

ACTE II

Les passagers sont presque dans la même positions qu'à la fin du premier acte, cogitant fébrilement sur un moyen de s'en sortir, sauf le Déraisonnable, toujours étendu sur le siège, et les Amoureux qui sont en train de flirter sur la banquette arrière du bus.

L'IRRESPONSABLE. – D'habitude, je suis pas en panne d'idées, mais là, rien. Ça fait vingt minutes que je me creuse la cervelle, il y a rien qui sort. Remarquez, c'est normal, vous avez bu tout mon schnaps.

LA FEMME. – On l'a pas bu. Vous nous avez obligé.

L'IRRESPONSABLE. – Moi ?! Alors que de ma vie, je n'ai jamais obligé personne à boire une seule goutte de schnaps !

LE RAISONNABLE. – Ne vous dispersez pas, cogitez sans relâche.

Le silence retombe. Tout le monde est absorbé dans ses pensées.

L'IRRESPONSABLE. – Aldomirovtsi ne réfléchit pas !

LE RAISONNABLE. – Comment ça, il ne réfléchit pas ?

L'IRRESPONSABLE. – Parce que. Il dort.

LE RAISONNABLE. – Comment ose-t-il dormir alors que les autres réfléchissent ! Eh, pépère !... Pépère !...

ALDOMIROVTSI. – (*Il ouvre les yeux en sursautant.*) Hein ?... Quoi ? On est arrivé ?

LE RAISONNABLE. – C'est inadmissible, pourquoi tu ne réfléchis pas ?

ALDOMIROVTSI. – Je réfléchis.

LE RAISONNABLE. – Comment ça, tu réfléchis, alors que tu dors ?

ALDOMIROVTSI. – C'est en rêvant que je réfléchis le mieux.

LE RAISONNABLE. – Comment c'est possible d'avoir si peu le sens des responsabilités. Le monde est à feu et à sang, et vous, vous dormez.

ALDOMIROVTSI. – Mais c'est que nous l'avons, nous aut', votre sens des responsabilités.

LE RAISONNABLE. – Vous l'avez, mais toi, tu dors.

ALDOMIROVTSI. – Quand je réfléchis trop, je m'endors. C'est comme ça depuis que je suis petit. Mes frères, c'est pareil. Nous, il faut nous faire travailler, quand il faut réfléchir, c'est pas la peine. C'est pas notre fort. Soit on s'endort, Soit on s'met à boire.

LE RAISONNABLE. – Réfléchis, pépère, réfléchis ! Quand tu plongeras dans le sommeil éternel, tu ne pourras plus te réveiller. C'est maintenant qu'il faut réfléchir !

ALDOMIROVTSI. – Promis, je vais essayer de réfléchir. Mais je vous garantis rien.

Il s'installe confortablement en se glissant plus profondément dans son siège.

Nouveau silence. Tout le monde réfléchit intensément. De temps en temps, les passagers changent de position ou se mettent à arpenter le bus, ou s'installent plus à l'aise sur leur siège. Des phares les éblouissent. Un camion a croisé le bus.

LE RAISONNABLE. – Plus vite ! Plus vite, notre temps est compté !... Aucune idée à l'horizon ?

L'HOMME (*d'un ton hésitant.*). – Notre camarade au violon, il pourrait pas...

Il s'arrête.

LE RAISONNABLE. – (*Il l'encourage.*) Oui, oui, quoi ?

L'HOMME. – Lui jouer un petit air. J'ai entendu dire que la musique agit très favorablement sur le système nerveux. Même chez les animaux sauvages. Seulement certaines mélodies, bien sûr.

LE RAISONNABLE. – La musique ennoblit, c'est un fait.

L'HOMME. – Quand Orphée jouait de la lyre, les bêtes se réunissaient autour de lui pour l'écouter.

LA FEMME. – Moi aussi, j'ai lu quelque part que l'aptitude au travail des hyménoptères augmente deux fois dès qu'on leur met de la musique.

L'HOMME. – Si notre camarade au violon voulait bien...

LE VIRTUOSE. (*tremblant de colère*) – Ceci n'est pas un violon !

L'HOMME. – Oui, oui, d'accord, personnellement, je ne sais pas, mais si vous... Mais si vous...

L'IRRESPONSABLE. – Eh, l'ami, dis-nous enfin ce que c'est ? Pourquoi tu te tais ? Tu répètes toute la soirée : « C'est pas un violon, c'est pas un violon ». Dis-nous plutôt ce que c'est, tu vois pas qu'on a formé une seule et même famille ? Avant de mourir, on a au moins le droit de savoir ça.

LE VIRTUOSE. – Un violoncelle. Pour autant que cela vous dise quelque chose.

L'HOMME. – Mai oui, si notre camarade au violoncelle voulait bien jouer un petit air au chauffeur !

LE VIRTUOSE. – Jamais.

LE RAISONNABLE. – Attendez, attendez, à quoi bon être aussi catégorique... Nous sommes des gens matures. Pourquoi jamais ? Expliquez-nous.

LE VIRTUOSE. – Je ne vous dois aucune explication.

LE RAISONNABLE. – Bien sûr que non. Mais malgré tout, nous partageons le même autobus, c'est le même destin qui nous attend et, pour être francs, il pourrait être horrible. Je pense que vous pourriez nous expliquer, après tout...

LE DÉRAISONNABLE. – Notre camarade a parfaitement raison, ce serait raisonnable que vous nous expliquiez.

Surpris, les passagers se tournent vers lui. Personne n'avait remarqué qu'il avait repris connaissance et s'était rassis.

L'IRRESPONSABLE. – Oh, notre ami s'est remis.

LE VERTUOSE. – Vous, au moins, ne vous mêlez pas de ça, vous ne savez même pas de quoi il retourne. Vous avez à peine repris connaissance que tout de suite : « Notre camarade a raison, notre camarade a raison ! »...

LE DÉRAISONNABLE. – Non, ça fait plus longtemps. Vingt-cinq minutes. Je sais tout.

LA FEMME. – Pourquoi vous êtes resté allongé ? On vous avait laissé pour mort.

LE DÉRAISONNABLE. – Je réfléchissais.

L'IRRESPONSABLE. – Qu'est-ce qui a pu vous absorber à ce point ?

LE DÉRAISONNABLE. – Quand on se prend un coup sur la tête, ça fait drôlement réfléchir. Pendant que j'étais allongé là, toute ma vie a défilé devant moi. Et qu'est-ce que j'ai vu ? – Que j'étais une grande gueule, que j'avais pas un gramme de maturité. J'ai vu comme j'étais loin de la vérité, et que notre camarade avait raison de me faire la morale. *(Il jette un coup d'œil à Raisonnable)*... J'étais allongé et j'ai vu la vérité les yeux fermés, j'ai compris que notre camarade était dans le vrai, il jugeait très bien la situation, j'étais avec lui par la pensée.

L'IRRESPONSABLE. – Si tu prends un autre coup, tu pourras étudier la philosophie.

LE RAISONNABLE. – Nous nous écartons de l'essentiel ! Pourquoi vous refusez de lui jouer un air ?

LE VERTUOSE. – Ça ne vous regarde pas. Je n'en ai pas envie, c'est tout.

LE DÉRAISONNABLE. – Mais vu notre situation, ce n'est pas raisonnable.

L'IRRESPONSABLE. – *(il essaie de le persuader)* Un peu de musique peut tout arranger : ça va le rendre plus cool, plus accommodant, il pourrait même qu'il se mette à chanter... C'est comme ça que ça marche. Avec un peu de musique.

LE VERTUOSE. – Un peu de musique ! *(énervé)* Qu'est-ce que vous y connaissez, à la musique, vous ? Qu'est-ce que vous connaissez à la puissance titanesque, à la portée cosmique, au pouvoir saisissant de cet art ? Qu'est-ce que vous connaissez à l'apothéose de joie, à la lumière et à l'omnipotence de l'homme, à ces majestueuses cathédrales d'harmonie et de beauté, sur lesquelles repose l'Univers ! Qu'est-ce que vous connaissez à cet envol, à cette élévation dans les espaces auréolés d'amour et de lumière qui nous mettent en contact avec le divin... Doux Jésus ! Ah ! la musique !...

LE RAISONNABLE. – S'il s'agit de s'élever vers le divin (*il pointe le doigt en l'air*), on peut y arriver sans musique. Je pense même que nous sommes sur le point de le faire, il suffit que le bus se renverse.

ALDOMIROVTSI. – Attends un peu, on nous avait pas dit que Dieu n'existait pas ! On va monter où ? La conjoncture a encore changé ou quoi ?

LE RAISONNABLE. – Pas en ce qui concerne Dieu. Mais en ce qui nous concerne, peut-être.

LA FEMME. – Puisque la musique a tant de pouvoir, jouez-lui un air ! Ça va forcément l'influencer. S'il vous plaît !

LE DÉRAISONNABLE. – Allez-y, pourquoi vous vous entêtez comme ça ?

LE VIRTUOSE. – Vous me demandez de jouer ? À moi ? Ici, dans ce vieil autocar dégingué, tout bringuebalant ? Moi, qui suis un Virtuose, moi qui ai joué devant le roi et la reine de Belgique ? Moi qui ai remporté un second prix au concours de Langevin, moi qui ai été applaudi à l'Opéra royal britannique ?... Moi qui ai bouleversé Horacio Frugoni ? Vous me demandez de jouer ? Pour un vulgaire chauffeur de bus ??!?!...

L'IRRESPONSABLE. – T'es le seul à savoir jouer ici.

LE DÉRAISONNABLE. – Si vous n'arrivez pas à le faire pleurer, c'est lui qui va nous faire pleurer.

L'HOMME. – Qui d'autre, à part vous ? Nous autres, on sait pas ce que c'est, l'apothéose.

L'AMOUREUSE. – Je peux avoir un autographe ? (*l'Amoureux la regarde d'un air choqué.*)

LE RAISONNABLE. – Vous êtes peut-être un virtuose, je n'en doute pas, mais votre opiniâtreté vous aveugle quant à la situation qui est la nôtre. Les virtuoses sont mortels comme tout le monde.

LE VIRTUOSE. – J'aime autant mourir.

LE RAISONNABLE. – Mais c'est ridicule. À quoi bon ? Ce sera une double perte : Vous, vous allez perdre l'art et la musique à tout jamais, et la musique, elle, elle perdra un de ses officiants, un de ses serviteurs, un virtuose. Nous ne vous demandons que cinq minutes.

LE VIRTUOSE. – Non !

LA FEMME. – Mais pourquoi ? C'est bien votre métier, non ?

LE VIRTUOSE. (*comme s'il était transpercé d'un coup de couteau*) – Mon métier !... La Musique ?!!! La Musique n'est pas mon métier, c'est ma vie. C'est mon foyer, c'est ma famille, c'est mon amour, c'est tout. Je ne peux pas la prostituer.

LE RAISONNABLE. – Vous dites des âneries. On vous demande juste de jouer une petite mélodie. C'est quand même pas le bout du monde !

LE VERTUOSE. – Quoi, pour lui ! C'est compromettant pour l'art. Je ne joue pas dans les autobus.

LE RAISONNABLE. – Alors comme ça, vous ne jouez pas dans les autobus.

LE VERTUOSE. – Non, je ne joue pas.

LE RAISONNABLE. – Mais par contre vous jouez devant les rois et les reines ?

LE VERTUOSE. – Oui, je joue !

LE RAISONNABLE. – Vous jouez à l'Opéra royal de Londres !

LE VERTUOSE. – Oui, je joue !

LE RAISONNABLE. – Mais vous ne jouez pas dans les autobus !

LE VERTUOSE. – Non, je ne joue pas.

LE RAISONNABLE. – Vous ne jouez donc pas pour le peuple laborieux. Vous faites pleurer on ne sait quel Italien, mais vos compatriotes, vous ne voulez pas les faire pleurer. Vous dites que ce serait compromettant pour l'art. Jouer devant ceux qui vous transportent, ceux qui vous nourrissent et vous habillent, c'est compromettant pour l'art, c'est bien ça ?

LE VERTUOSE. – Je joue aussi devant le public natal. Je n'ai évoqué que mes tournées à l'étranger.

LE RAISONNABLE. – Ne vous éloignez pas du sujet. Alors comme ça, les cathédrales et les apothéoses, – pour les rois, et pour les masses laborieuses, – rien ?

LE DÉRAISONNABLE. – C'est tellement gros, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

LE VERTUOSE. – Vous déformez mes propos. Je n'ai jamais dit ça.

LE DÉRAISONNABLE. – Et vous, vous déformez la raison d'être de l'art.

LE RAISONNABLE. – Donc, si je vous suis bien, pour les rois, c'est possible, mais pour le peuple, ce n'est pas possible. Quelle drôle de conception de l'art.

LE DÉRAISONNABLE. – Pas drôle du tout, fort triste.

LE VERTUOSE. – Vous extrapolez ! Ce que je voulais dire, c'est que l'art, ça ne se fait pas comme ça, en quelques minutes, sur une simple lubie, ce n'est pas fait pour cirer les pompes.

LE RAISONNABLE. – Vous voulez donc dire que c'est fait uniquement pour cirer les pompes des rois ? Hein ?

LE VIRTUOSE. – Je n’ai jamais dit que ce n’était pas possible pour le peuple. C’est aberrant. Je doute fort qu’il représente à lui seul le peuple (*il montre la cabine du chauffeur*). Tout de même, le peuple ne se résume pas à une personne.

LE RAISONNABLE. – Vous avez tort d’en douter.

LE DÉRAISONNABLE. – Le fait que vous doutiez est très douteux.

LE RAISONNABLE. – N’oubliez pas que le doute n’a jamais rien amené de bon.

LE VIRTUOSE. – Peut-être, mais moi, je doute !

L'IRRESPONSABLE. – T’as intérêt à jouer, mon vieux, sinon tu risques de ne plus jamais pouvoir. Tu vois pas qu’ils se sont jetés sur toi ?

LE VIRTUOSE. – Je ne suis pas un violoneux ambulante. Mon autorisation administrative est ici (*il met la main sur son cœur*) et personne ne peut me l’enlever.

ALDOMIROVTSI. – Tu parles !... Je m’en vais te dire comment que c’est avec les autorisations, vu que je traîne tout le long de la journée sur les marchés. Ils vont te la confisquer avant que tu comprennes ce qui t’arrive. ‘Y a un type, à Pantcharévo, en une semaine,... confisqué dix fois.

LA FEMME. – Maestro, s’il vous plaît, jouez-lui un air.

Pause.

LE RAISONNABLE. – Vous allez vous décider à jouer pour les personnes ordinaires ou il vous faut à tout prix du sang bleu ! Attention, je vous le demande pour la dernière fois !...

VIRTUOSE. – C’est niet !

LE RAISONNABLE. – Très bien !...

Il s’assied et se croise calmement les bras. Le Virtuose se met à arpenter le bus nerveusement. Tous les regards suivent ses mouvements. Seul le Raisonnable semble se désintéresser du virtuose. Il regarde calmement devant lui.

LE VIRTUOSE. – (*Après avoir fait les cent pas pendant une minute.*) Je ne me suis même pas échauffé... Ce n’est pas possible comme ça... Sans avoir répété... Sans s’échauffer.

LE DÉRAISONNABLE. – (*Il saute de son siège.*) Maestro, pendant que vous vous échauffez, on va tous aller au diable. Ça sert à quoi de vous échauffer, vous êtes un virtuose, vous avez un second prix au concours de Langevin, vous avez joué devant le roi belge !... Vous n’avez pas du tout besoin d’échauffement !

LE RAISONNABLE. – Vous allez le faire pleurer, j’en suis sûr, vous avez bien fait pleurer Horacio Furgoni, non !... Vous n’allez tout de même pas vous sentir intimidé devant un simple chauffeur de rien du tout ?...

LE DÉRAISONNABLE. – Seulement faites vite !... Faites vite !

LE VIRTUOSE. (*ému, arpentant toujours le bus*) – Mais tout de même,... tout de même,... je suis invité à donner une représentation... Je ne peux pas faire ça comme ça... C'est tellement inhabituel.

LE RAISONNABLE. – Ça n'a rien d'inhabituel, rien que de très normal... Érigez une cathédrale pour lui... De celles qui... sont les vôtres !... (*Il agite les bras en l'air comme pour dessiner de magnifiques cathédrales.*)

LA FEMME. – Nos vies sont entre vos mains, maestro !...

L'IRRESPONSABLE. – Courage, mon ami, de toute façon, on a déjà la corde autour du coup de toute façon.

L'HOMME. – Calmez-vous malgré tout... du calme... C'est très important de ne pas s'inquiéter...

L'AMOUREUSE. – Je peux avoir un autographe ?

LE RAISONNABLE. – Laissez le maestro tranquille, vous ne voyez pas dans quel état il se trouve... laissez-le le virtuose se concentrer...

Tout le monde est debout autour de lui, s'affairant comme auprès d'un boxeur avant qu'il ne monte sur le ring pour le troisième round décisif. Le Virtuose a sorti le violoncelle, il va vers le chauffeur, ouvre la porte de sa cabine et se retourne d'un coup.

LE VIRTUOSE. – Mon Dieu, nous oublions l'essentiel, qu'est-ce que je vais jouer ?

LE RAISONNABLE. – Comment ça ?... Jouez-lui quelque chose d'un peu plus... Vous savez bien.

LE DÉRAISONNABLE. – C'est vous qui savez ce qu'il faut jouer, maestro !...

LE VIRTUOSE. – Non, je ne sais pas. Le problème c'est que je ne sais pas. Quels morceaux est-ce qu'il préfère... Peut-être les « Variations Rococo »... de Tchaïkovski...

LE RAISONNABLE. – Oui, c'est ça. Tchaïkovski, c'est très bien ! Allez !

Il le pousse vers le violoncelle.

LE VIRTUOSE. – Ou peut-être Haydn...

LE RAISONNABLE. – Ça devrait aller.

LE DÉRAISONNABLE. – Allez, Haydn ! Seulement faites vite...

LE VIRTUOSE. – Non, Haydn, ça ne passerait pas bien... je le sens. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?... Le menuet de Dvorak ? Non, pas ça !... Le *Requiebros* de Cassadó ?... Non, il est trop... Mais peut-être la *Suite populaire espagnole* de Manuel de Falla ?...

ALDOMIROVTSI. – Si tu veux mon avis, va pour le *Requiebros* de Cassadó.

LE VIRTUOSE. – Vous croyez ?... Peut-être que vous avez raison... Oui, oui, c'est bien ça, le *Requiebros*... le *Requiebros* !...

LE DÉRAISONNABLE. – Enfin !... Vite !...

L'IRRESPONSABLE. – Et bien sûr, ça doit être un requiem, ce *Requiebros*. Juste pour l'occasion.

LE VIRTUOSE. – Non, non. *Requiebros*, ça veut dire « caresse », voyez-vous, « caresse »...

LE RAISONNABLE. (*calmement*) – Parfait, parfait, ce qui compte, c'est qu'on y arrive à temps. Vous êtes prêt ?

Tout le monde s'affaire autour du Virtuose, défroissant et brossant ses vêtements, tapotant ses cheveux et essayant de le faire paraître élégant. Le Déraisonnable se sert de son mouchoir pour astiquer le violoncelle. L'Homme met un autre mouchoir bien plié dans sa poche de poitrine, la Femme brosse le dos de sa veste avec la manche de son manteau, en essayant d'enlever une petite tache...

(*Il inspecte une dernière fois sa tenue de tous côtés.*)

N'oubliez pas que nos vies sont entre vos mains. Le cas échéant, variez les mélodies. Regardez-le droit dans les yeux, en permanence, c'est le plus important, comme ça vous allez comprendre s'il aime ou pas.

LE VIRTUOSE. (*il va à la cabine du chauffeur et en revient, embarrassé*) – Je ne suis pas en queue-de-pie... mais... vous comprenez... dans un bus... impromptu...

LE RAISONNABLE. (*il le pousse vers la cabine*) – Oui, oui, oui, précisément dans un bus... précisément en impromptu... Ça ne fait rien, ça ne fait rien, allez-y !... La musique, c'est tout ce qui compte !...

LE DÉRAISONNABLE. – Mon ami ! (*Le Virtuose revient à nouveau.*) Tu t'en fous, ça risque pas d'aggraver les choses !

LE VIRTUOSE. – Merci de me rassurer !

Avec un archet en main et le violoncelle, le Virtuose part pour la cabine dans un état de très grande surexcitation. Il disparaît derrière le rideau. Tout le monde s'assied et reste sans bouger et sans broncher les yeux fixés sur le rideau.

LE RAISONNABLE. – Chut !

LE DÉRAISONNABLE. (*il répète*) – Chut !...

Les sons d'un violoncelle parviennent de derrière le rideau. La musique est calme d'abord, puis comme sous l'effet de souffrances et de désirs refoulés, elle s'amplifie peu à peu, se développe sous forme de questions et de plaintes, pénètre les cœurs et les âmes, les emplit et les submerge. Tout s'évanouit – le monde, les gens, le bus – tout sauf la musique. Les passagers sont calmes, avec des visages tristes et rêveurs, la musique les a transportés. Seul l'amoureux arbore un sourire sceptique. La musique s'arrête aussi

soudainement qu'elle a commencé. Tempête d'applaudissements. Les passagers se mettent debout, applaudissent, saisis par la joie et l'espoir, sauf l'Amoureux qui prend une position ironique.

LA FEMME. (*applaudissant*) – Bravo ! Bravo !...

L'IRRESPONSABLE. – Encore ! Encore ! Encore ! (*Il applaudit en scandant la mesure*).

LA FEMME – Sauvés ! Sauvés ! Sauvés !

Tout le monde se met à applaudir, et entonne avec elle « Sauvés ! », « Sauvés ! ». A ce moment d'animation intense, le Virtuose sort de derrière le rideau de la cabine. Peu à peu les bravos et les applaudissements cessent. Silence. Tout le monde regarde fixement le Virtuose. Son visage est fermé, blême. Il est bouleversé. Au milieu d'un silence total, il remet le violoncelle et l'archet dans sa boîte, pose la boîte près de lui et s'assied sans regarder personne.

Pause.

L'IRRESPONSABLE. – Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le Virtuose, toujours sous l'effet d'un choc, ne répond pas.

L'HOMME. – Il a pas aimé ?

LA FEMME. – Pourquoi il a pas aimé ? C'était tellement beau !

LE DÉRAISONNABLE. – Il a rien dit ?

LE VIRTUOSE (*d'une voix morne*). – Si.

LE DÉRAISONNABLE. – Alors ?

LE VIRTUOSE. – « Pourquoi il est aussi grand, ce violon ? »

LE DÉRAISONNABLE. – C'est tout ?

LE VIRTUOSE. – Il m'a dit de m'en aller. « Le violon, ça m'endort ». (*Pause.*)

LE RAISONNABLE. – Très bien. On n'a plus qu'à tout recommencer.

Tout le monde se tait, le regard fixe, l'air pensif. A l'arrière du bus les amoureux discutent de vive voix.

L'AMOUREUSE. – Mais c'est ridicule, à la fin, tout ce qui te manque, c'est des cheveux frisés et tu ferais un parfait Othello !... (*L'Amoureux ne réagit pas.*) Si tu veux m'étrangler, laisse-moi enlever mon imperméable. Ça va te faciliter les choses. (*L'Amoureux continue à se taire.*) Je l'enlève ? (*Elle enlève son imperméable, l'Amoureux ne bronche pas.*) Je lui ai juste demandé un autographe, rien d'autre ! Tu crois que je veux coucher avec lui ou quoi ?

L'AMOUREUX. – J'ai pas dit ça.

L'AMOUREUSE. – T'as dit quoi, alors ?

L'AMOUREUX. – Si tu l'avais ne serait-ce qu'effleuré avec le petit doigt, vous seriez morts tous les deux depuis un bon moment, je vous aurais... Pourquoi tu me parles de coucher avec lui, ça me serait jamais passé par la tête. Mais j'aurais jamais crû que tu te jetterais à la tête de quelqu'un aussi facilement.

L'AMOUREUSE. – Je me suis jetée à la tête de personne. Je lui ai juste demandé un autographe.

L'AMOUREUX. – Oui, c'est ça, tu lui as juste demandé un autographe !... C'est bien connu, ça commence par un autographe, on peut pas commencer à se désaper tout de suite.

L'AMOUREUSE. – Ça va, t'exagères, il me l'a même pas donné !

L'AMOUREUX. – Parce qu'il y avait du monde.

L'AMOUREUSE. – Gros bêta ! (*Elle lui ébouriffe les cheveux.*)

L'AMOUREUX. (*il se retire*) – Main bien sûr, je suis un gros bêta. C'est sûr que je suis pas un virtuose.

L'AMOUREUSE. – Et maintenant : scène de l'étranglement de Desdémone. Les personnes aux nerfs fragiles sont priées de ne pas regarder.

L'AMOUREUX. – Et qu'est-ce que vous leur trouvez, à ces artistes ! Dès que vous en voyez un, vous lui courez après ! Comme si c'était des dieux !

L'AMOUREUSE. – Allez, c'est fini ! (*Elle essaie de l'enlacer.*)

L'AMOUREUX. (*il se retire*) – Comme s'ils venaient d'un autre monde ! Comme si c'étaient des sirènes !... Vous voyez pas comme ils sont vaniteux, vides, sans vie intérieure, sans credo moral... Ils n'aiment qu'eux-mêmes. Oui, qu'eux-mêmes, ils sont incapables d'aimer quelqu'un d'autre. L'art !... Mais il a accepté de jouer, n'est-ce pas ? Le Grand Virtuose !... Encore un peu, et il va jouer dans les mariages et les baptêmes. S'il le fait pas déjà ! Cathédrales, je t'en fous, moi !

L A JEUNE FILLE. – Allez !... (*Elle essaie de lui lisser les cheveux.*)

L'AMOUREUX. (*Il se retire nerveusement*) – Mais eux, ils sont connus !... Célèbres... Ils jouent même devant le roi belge !...

L'AMOUREUSE. – (*elle lui appuie tendrement sur le nez.*) Tu perds la tête ! Laisse-en un peu pour après notre mariage.

L'AMOUREUX. – Un Virtuose !... Si ça se trouve, il a jamais fait pleurer Horacio Frugoni !... Qu'est-ce que t'en sais ? Il avait peut-être un truc dans l'œil. Il avait peut-être coupé des oignons !...

L'AMOUREUSE. – (*elle éclate de rire*) Pendant le concert ?... Dans l'Opéra royal ?... Tu crois peut-être qu'il a coupé des oignons dans sa loge ? Pendant l'entracte ?... (*A voix*

basse, avec tendresse) S'il te plaît, ne sois pas ridicule, tu vois pas qu'il n'y a rien, on est ensemble, tout est comme avant... allez...

L'AMOUREUX. – Je déraile pas, simplement... *(Il la regarde dans les yeux.)*

L'AMOUREUSE. – Je sais. Justement. Tais-toi maintenant et mets ton bras ici, voilà, ici... *(Elle guide son bras autour de sa taille.)* Et l'enlève plus... Voilà, on est bien comme ça...

Un bref silence suit, bientôt coupé par un choc bizarre. L'omnibus saute en l'air, les lumières sont réduites un instant, des phares éclairent les visages, puis les lumières reviennent et on entend des camions qui s'éloignent. Certains passagers, qui sont tombés par terre, se relèvent et retournent à leur place.

IRRESPONSABLE. – Cette fois, il nous a frôlés !

LA FEMME. – J'ai cru que c'était la fin. Quand on a sauté en l'air...

LE DÉRAISONNABLE. – Le tout, c'est de ne pas se retrouver tout en bas.

Il gesticule pour montrer une voiture tombant dans un précipice.

LE RAISONNABLE. – Ça ne va pas tarder à nous arriver.

L'HOMME. – Vous avez l'air drôlement sûr de vous.

LE RAISONNABLE. – La chance ne peut pas durer éternellement. Elle finit toujours par vous quitter.

L'HOMME. – Pour le moment, elle est avec nous.

LE RAISONNABLE. – Je ne me fie pas à la chance. Elle vous quitte quand vous en avez le plus besoin.

LE DÉRAISONNABLE. – Absolument. C'est à nous de dompter la nature.

L'IRRESPONSABLE. – C'est fou, l'effet que ça fait, un coup de manivelle, on rentre illico presto dans le rang.

LE DÉRAISONNABLE. – C'est pas la manivelle, mais sa conception du monde.

L'IRRESPONSABLE. – C'est pas avec une conception du monde que tu t'es fait cogner, que je sache ?!

LE RAISONNABLE. – Ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter.

L'HOMME. – Rire est la meilleure façon de tourner la page.

LE RAISONNABLE. – On risque aussi de tirer un trait sur l'avenir.

LA FEMME. – Qu'est-ce que vous sous-entendez ? Il a participé à la manif...

LE RAISONNABLE. – Nous savons tous à quoi il a participé. Dans l'état actuel des choses, il faut de l'action et non pas des plaisanteries. Sinon, nous allons vraiment tirer un trait sur notre avenir. Deux ou trois soubresauts comme celui-là, et ç'en est fini de nous. Nous ne sommes pas dans la poche d'un kangourou.

LE DÉRAISONNABLE. – Moi, je suis d'accord.

LE RAISONNABLE. – Ceci est un omnibus, il ne peut pas faire éternellement du saut en longueur. Même si on évite l'accident, il va finir par tomber en pièces détachées. C'est pourquoi je propose qu'on s'y prenne différemment.

LA FEMME. – À savoir ?

LE DÉRAISONNABLE. – Moi, je suis d'accord.

LE RAISONNABLE. – Une femme peut réussir là où la musique a échoué.

L'HOMME. – C'est-à-dire ?

LA FEMME. – Il n'en est pas question !...

LE DÉRAISONNABLE. – Moi, je suis d'accord.

LE RAISONNABLE. – Ce que je veux dire, c'est que seule une femme, par un contact intellectuel avec lui, par une communion d'émotions et un échange de fluides, peut faire en sorte qu'il ramène le bus en ville, ou qu'il nous laisse au moins descendre.

L'HOMME. – Vous voulez dire qu'il faut qu'on lui envoie une bonne femme.

LE RAISONNABLE. – Il n'y a aucune autre solution.

L'HOMME. – Il n'en est pas question ! Ôtez-vous ça de la tête.

LE RAISONNABLE. – Je ne veux pas dire votre... camarade de classe. Ici, il faut quelque chose d'un peu plus... comment dire... plus... (*Il n'arrive pas à trouver le mot juste.*)

LA FEMME. (*L'air offensé.*) – Moi, je suis pas « un peu plus... », c'est ça ?

LE RAISONNABLE. – Non, je ne dirais pas que vous ne l'êtes pas, au contraire, si vous voulez mon avis, vous êtes même très « un peu plus... », mais dans notre cas, vous comprenez... Il nous en faut encore plus !...

LA FEMME. (*à l'Homme*) – Toi, tu te tais.

LE RAISONNABLE. – Vous comprenez, pour établir le premier contact, il faut des femmes un peu plus... sociables, car avec lui, ce ne sont pas les qualités morales, la beauté intérieure ou l'échange intellectuel qui comptent... Autant de qualités que vous avez par ailleurs indéniablement.

LA FEMME. – Alors je suis moche !?!

LE RAISONNABLE. – Mon Dieu ! Qu'est-ce que vous dites ? Personne n'a dit une chose pareille !

LA FEMME. – Comment ça, vous l'avez pas dit ? Vous avez dit que j'avais beaucoup de beauté intérieure ! Vous savez quand est-ce que ça parle de l'intériorité d'une femme ? – Quand c'est un thon.

LE RAISONNABLE. – Personnellement, vous me plaisez beaucoup, je peux vous en assurer, parole d'honneur ! Et...

L'HOMME. – Il faut pas vous gêner ! C'est votre camarade de classe ou la mienne ? Encore un peu, et vous allez lui faire une déclaration sous mes yeux !... (*À la femme*) Alors ils sont vrais, les mensonges que je répands sur ton compte ?

LA FEMME. – Pourquoi il cherche à m'humilier ! Je suis peut-être pas une Claudia Cardinale, mais je ne permettrai pas qu'on parle de ma beauté intérieure ! C'est les bonnes femmes de plus de soixante piges qui ont une grande beauté intérieure !

LE RAISONNABLE. – Ecoutez, j'étais prêt à vous mandater, mais comme j'anticipais la résistance acharnée de... votre camarade de classe...

L'HOMME. – Inutile de poursuivre cette conversation insensée, elle n'ira pas !... Il faudra d'abord me passer sur le corps ! (*Il regarde le Raisonnable d'un air de défi.*) Le sang va couler !

LE RAISONNABLE. – Le sang, il va couler de toute façon si on n'envoie pas quelqu'un auprès de lui. (*Il montre du doigt la cabine du chauffeur.*)

L'HOMME. – Et qui donc ?

LE RAISONNABLE. – (*se retourne et d'un signe de tête désigne les amoureux.*) La jeune fille.

LE DÉRAISONNABLE. – Moi, je suis d'accord. C'est une proposition très intelligente.

L'IRRESPONSABLE. – C'est un beau morceau.

L'HOMME. – Si c'est la jeune fille, ça va.

ALDOMIROVTSI. – Eh, oh, attendez voir !... Cette histoire, elle est pas un peu...

LE RAISONNABLE. – Non, elle ne l'est pas. C'est de l'autodéfense. D'autant plus que je ne vois pas ce qui vous tracasse : une petite causerie sympathique et cordiale, un peu de flamme dans les yeux... C'est tout. Les chauffeurs, ça ne mange pas de chair fraîche.

LE DÉRAISONNABLE. – Et le petit ?

LE RAISONNABLE. – Nous allons tout lui expliquer. Il faut qu'ils prennent conscience de la mission qui leur est confiée, à lui et à sa petite amie. Parmi tous les passagers, c'est eux que nous avons choisis. Ce n'est pas rien.

DÉRAISONNABLE. – Ben alors faisons-les venir.

LE RAISONNABLE. – Appelez-les.

Il redresse sa cravate et ajuste ses lunettes.

Le Dérisonnable va jusqu'à la banquette arrière, dit quelque chose aux amoureux et tous les trois viennent au milieu du bus. Panne de lumière. Quand les lumières reviennent, les Amoureux sont debout sur deux sièges différents de chaque côté du couloir central, séparés par les passagers debout entre eux. L'Amoureux agite la bouteille de schnaps vide. Il la brise sur le dossier d'un siège et la brandit.

L'AMOUREUX. – (*en criant*) Ne la touchez pas ! Sales vermines !... J'éventre le premier qui la touche !...

LE RAISONNABLE. – Pourquoi toutes ces émotions ? Il s'agit d'une conversation tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

L'AMOUREUX. – Alors vous pouvez aller lui parler vous-même !

LE RAISONNABLE. – La conversation se doit d'être... captivante, enfin vous voyez ce que je veux dire. Une conversation purement humaine, purement sentimentale, purement féminine.

L'AMOUREUX. – Je m'en fous, le premier qui la touche est un homme mort !

LE RAISONNABLE. – Vous n'avez par le droit de dire ça. Vous aussi, vous faites partie de cette société. Nous avons tous les mêmes problèmes.

L'AMOUREUX. – Mais vous voulez les résoudre sur notre dos, c'est ça ?

LE RAISONNABLE. (*en montrant le Virtuose*) – Quand il partait jouer tout à l'heure, ce brave homme n'a pas bronché, lui.

L'AMOUREUX. – C'est lui que ça regarde. Ne la touchez pas, sinon je vous éventre tous.

L'IRRESPONSABLE. – Il est complètement inconscient. Jeune fille, toi, au moins, sois un peu plus sage, tu vois bien qu'on est dans le pétrin, allez quoi, vas-y un peu, t'as rien à craindre...

L'Irresponsable tend la main à l'Amoureuse. Elle a un mouvement de recul. L'Amoureux crie : « Ne la touchez pas ! » et se précipite vers l'Irresponsable. Les autres tentent de l'arrêter, de lui faire entendre raison. Suit alors une scène de confusion, de bagarres, on roule par terre... L'Amoureux est le premier à émerger du tas de corps qui roulent sur le sol, il reprend sa place antérieure parce que le Raisonnable est debout devant l'Amoureuse, ainsi que tous les autres passagers qui se relèvent. Il est debout sur son siège, toujours le morceau de bouteille cassée à la main. L'Amoureuse et lui sont à nouveau séparés.

L'AMOUREUX. – Je vais me taillader les veines si vous la touchez !...

Il commence à remonter ses manches de chemise.

LE RAISONNABLE. (*d'une voix soudain fatiguée et pleine d'amertume*) – Nous sommes trop énervés, ça ne sert à rien. Vous pouvez jeter cette bouteille cassée, vous n'allez plus en avoir besoin. Nous sommes des gens civilisés, pas des sauvages. On ne mange pas les jeunes filles. Et pour les veines, pas la peine de vous dépêcher : bientôt, vous pourrez vous les faire couper sans bouteille. Comme vous le voyez, les vitres du bus sont là pour ça. (*Instinctivement l'Amoureux jette un regard alentour.*) Nous pensions qu'en tant que jeunes, vous réaliseriez combien le problème est crucial, et que vous nous aideriez à le résoudre. Or, vous n'avez rien compris. Vous n'avez pas tiré un trait sur le badinage mesquin et égoïste comme on était en droit de s'y attendre. Nous étions prêts à jurer que vous aimiez vos semblables, que vous feriez tout pour eux. Après tout, ce n'est pas sorcier de demander à sa petite amie de faire un brin de causette avec un travailleur ordinaire qui est déjà exténué par la conduite. Il faut croire que vous n'aimez pas vos semblables. Nous pensions que vous étiez à même de ressentir des émotions nobles et éthérées. Ce n'est pas le cas. On ne peut rien y faire, des gens comme vous, il y en aura toujours. Excusez-nous, jeune homme, d'avoir fait appel à vous. Nous nous sommes trompés sur votre compte.

Toujours aussi déçu, et apparemment résigné, le Raisonnable se tait.

L'AMOUREUSE. – Et vous vous imaginez qu'il va vous écouter ! Que vous allez lui faire gober ça ?... Vous pensez que son amour est comme le vôtre ?... Qu'est-ce que vous y connaissez, vous, à l'amour, sales beaufs... espèces d'arrivistes, bande de faux jetons !... Vous n'arrêtez pas de traîner les autres dans la boue pour arriver à piquer la plus grosse part du gâteau !... Vous qui prétendez avoir de la noblesse, de la grandeur d'âme, des égards pour les autres, vous n'allez pourtant pas hésiter à lui dire qu'il faut le faire pour la patrie, pour la nation, pour le progrès de l'humanité !

LE VIRTUOSE. (*essaie de lui dire d'arrêter*) – Jeune fille, jeune fille, s'il vous plaît, reprenez vos esprits !

L'AMOUREUSE. – Vous êtes des moulins à paroles, vous nous sermonnez, et dans la minute qui suit, vous voilà dans l'escalier qui mène vers la chambre de bonne de votre jeune maîtresse à qui vos gros ventres vont tenir compagnie.

L'HOMME. (*il bondit en criant.*) – Ça suffit, ça suffit ! Quand tu te seras mariée et que t'auras une famille, tu diras plus ça !

L'AMOUREUSE. – Vous nous parlez de la famille et de la société, des devoirs et des responsabilités, quand c'est vous qui les compromettez. Qu'est-ce que vous y connaissez, à ce sentiment qui vous libère intégralement ? Qu'est-ce que vous pouvez être vides ! Et vous vous imaginez qu'il va vous écouter ! Qu'il va vous croire !... Qu'il est comme vous !... Ne me faites pas rire !... Vous ne nous connaissez pas du tout, vous vous faites des illusions sur nous. Vous nous connaissez peut-être de visage, on nous a peut-être donné vos prénoms, mais ça s'arrête là. Qu'est-ce que vous y connaissez à l'amour, vous !... Vous en avez juste entendu parler dans les livres et les films !... Mais jamais, au grand jamais, vous n'avez vraiment aimé !

L'IRRESPONSABLE. – Qu'est-ce que t'as à nous parler d'amour, alors qu'on est sur le point de dégringoler dans le ravin !... Tu entends ce que je te dis ?!! Dans le ravin !

L'AMOUREUSE. – Tant mieux ! Ça sert à quoi de rester en vie si ton amour est mort, s'il t'a quitté, si t'es seul au monde ? C'est quoi l'intérêt ?... Même l'arbre, quand il se retrouve

sans feuilles, il attend les oiseaux au printemps, alors comment il peut vivre, l'homme qui a été privé d'amour ?

L'IRRESPONSABLE. – (*à l'Amoureux, d'un ton grave.*) Les femmes, c'est pas ce qui manque, mon garçon. C'est moi qui te le dis. Le bus va faire un tonneau, elle survivra, les femmes, ça survit toujours, elle trouvera quelqu'un d'autre, et toi tu seras parti dans... « C'était un gentil garçon », ça fait plutôt modeste comme épitaphe, tu crois pas ? Elle, elle vivra sa vie ; toi, tes amis t'oublieront, ton cadavre, il servira plus qu'à faire pousser de l'herbe pour le pique-nique du dimanche. C'est ça, la vraie vie, qu'on le veuille ou non. Pas comme au cinéma. Quoi qu'on fasse, on finit toujours par se faire plaquer. Tu le comprends, ça, mon garçon ? Les femmes, c'est toutes les mêmes !... Il n'y a pas d'éternité. C'est moi qui te le dis. La bouteille que tu tiens à la main, c'est la mienne. Tu crois peut-être que je bois sans raison ? Tu crois tout de même pas que j'ai jamais été amoureux comme toi ? Il faut que tu comprennes, mon garçon, que l'éternité, ça n'existera jamais !...

L'Amoureux devient songeur, il ne tient plus la bouteille de façon menaçante. Il est de toute évidence impressionné par les paroles de l'Irresponsable.

L'AMOUREUSE. – Il faut pas les croire ! Ils mentent !

LE RAISONNABLE. (*à voix basse, peiné*) – Non, malheureusement ! La femme d'aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était – à la fois mère, épouse et guerrière, comme Sirma la rebelle, – brodant des drapeaux et faisant griller du pain sec pour les insurgés... Emancipée comme elle l'est, la femme d'aujourd'hui pense que c'est tout à fait normal de tromper son mari au moins deux fois par semaine. Ça fait partie de ses loisirs. Ensuite, elle divorce, elle te prend ta maison, elle te prend tes enfants aussi et te met à la rue, histoire que tu médites sur les vicissitudes du destin.

L'AMOUREUSE. – Vous perdez votre temps.

LE RAISONNABLE. – C'est comme Louis Pasteur, qui a attrapé la peste par sa propre faute, mais lui, il l'a fait pour tester le virus, pour sauver l'humanité. Et vous ? Vous êtes encore jeune, qu'est-ce que vous avez fait pour les autres ? Vous faites des études de quoi, déjà ?

L'AMOUREUSE. – D'architecture.

LE RAISONNABLE. – Où sont les bâtiments que vous avez conçus ? Où sont les palais ? Qu'est-ce que vous avez introduit de neuf et d'inédit dans les formes architecturales ? Si le Corbusier s'était tailladé les veines quand il était étudiant, la chapelle de Ronchamp n'existerait pas, pas plus que la Cité radieuse ; les gens n'auraient pas vécu d'une manière nouvelle, et ils ne se seraient pas mis à prier différemment. Ça aurait été une grande perte pour le monde entier !...

L'AMOUREUSE (*en criant*). – Je ne vois pas le rapport !... Justement !...

LE RAISONNABLE. – Dans ce cas qu'est-ce que l'amour ? Ça ne revient tout de même pas à regarder l'autre dans les yeux ? Ou à se tenir les mains jusqu'à ce qu'elles deviennent complètement moites ? L'amour, est-ce que cela ne veut pas dire aussi faire quelque chose pour les gens, en donnant tout ce qu'on a ?

L'AMOUREUSE. (*elle crie à l'Amoureux*) – C'est du bla-bla, tout ça !...

LE RAISONNABLE. – Et pourquoi ce ne serait pas de l'amour si on n'aime pas qu'une seule femme ? Ce n'est pas facile de savoir laquelle est la bonne. Est-on jamais sûr ? Et peut-on jamais l'être ?

LE DÉRAISONNABLE. – Elle a même pas des belles dents, elles sont espacées. Vous pouvez le constater par vous-même !... (*Inconsciemment, l'Amoureux se tourne vers elle.*) Et puis ses cheveux, ils sont pas très beaux non plus.

L'IRRESPONSABLE. – Ses cheveux, je sais pas, mais sa voix... C'est pas une voix de nana qu'elle a.

LE DÉRAISONNABLE. – C'est un peu gênant à dire, mais regardez comment elle est plate.

L'Amoureux lève les yeux chaque fois qu'on signale ses défauts.

L'AMOUREUSE. – Ne les écoute pas ! Bouche-toi les oreilles !

LE DÉRAISONNABLE. – Et ses jambes ? D'accord, ça lui sert à marcher, mais... pour le reste... (*il secoue la tête pour montrer sa désapprobation*). Regardez vous-même !

LE RAISONNABLE. – C'est ignoble, ce que tu dis ! Fous le camp ! Fous le camp d'ici ! (*Il s'adresse aux Amoureux d'un ton paternel*) C'est un avenir radieux qui vous attend, la bouteille ne vous sert à rien. Jetez-moi ça !...

L'AMOUREUSE. – Non ! Ne la jette pas !... (*Soudain, elle se précipite vers la fenêtre, brise la vitre avec un coup de pied et saisit les montants.*) Il suffit juste que tu me dises de sauter et je le fais. Ils pourront pas nous atteindre ! Un seul mot de toi et je te jure que je le fais !... Il faut pas jeter la bouteille !... Ne la jette pas ! (*Leurs regards sont fixés sur l'Amoureux*).

L'AMOUREUX. (*angoissé*) – En fait, c'est vrai, pourquoi on dramatise autant ? (*L'Amoureuse le regarde fixement, les yeux grands ouverts. Lentement, il repose la bouteille et la regarde.*)

Hein ? Pourquoi ?... Si on s'asseyait !...

Lentement, il s'assied. Seule l'Amoureuse reste debout dominant les autres, pâle, se mordant les lèvres, le regard vide. Pause.

LE RAISONNABLE. (*du même ton paternel*) – Jeune fille, descendez vous aussi ! (*elle ne bouge pas*) C'est plutôt cahoteux, vous risquez de tomber et de faire mal.

L'AMOUREUX. – Oui, c'est vrai, descends, tu risques de tomber. Allez, quoi !...

L'Amoureuse reste debout, immobile, regardant quelque part au loin au-dessus de leurs têtes, comme si elle était aveugle et sourde à ce qui se passe autour d'elle.

L'IRRESPONSABLE. – Il faut que tu t'agrippes. C'est interdit de rester debout dans le bus.

Il s'approche d'elle furtivement.

L'AMOUREUX. – Oui, viens.

LE RAISONNABLE. – Allons donc, descendez... descendez... comme ça. (*Avec l'Irresponsable, ils l'attrapent et la transportent jusqu'à sa place.*) À quoi bon toutes ces émotions ? Ça y est, vous vous êtes calmée ?...

L'AMOUREUSE. – Je me suis calmée.

LE RAISONNABLE. – C'est bien. C'est très bien. Même si... il faut que nous restions sur le qui-vive tant que nous ne serons pas tirés d'affaire. Peut-être qu'après tout, vous allez tout de même y aller, non ? Comme ça, vous allez sauver pas moins de neuf vies, quoi de plus humain... (*L'Amoureuse ne dit rien*) Alors ?

L'AMOUREUX. – Ne la forcez pas. Il faut... qu'elle se décide toute seule... (*A l'Amoureuse*) Si tu veux mon avis, je suis plutôt contre, mais... Après tout, c'est à toi de décider. Réfléchis bien... Et surtout... je suis vraiment contre.

LE RAISONNABLE. – Alors ?

L'AMOUREUSE – (*d'un ton d'obéissance*) Entendu !

LE RAISONNABLE. – Merveilleux.

LE DÉRAISONNABLE. – Enfin une décision raisonnable.

L'HOMME. – Félicitations !...

LE RAISONNABLE. – Il vous suffit juste de le mettre à l'aise, de l'influencer, de l'amadouer... Un peu d'émotion dans la voix, un peu de brillant dans les yeux, quelques mots, juste quelques mots... Il est immense, le pouvoir de la femme, souvenez-vous-en, nous sommes perdus sans elle... Qu'est-ce que vous attendez pour y aller !

L'Amoureuse jette un coup d'œil à l'Amoureux sans parler.

L'AMOUREUX. – T'aurais pas dû accepter, mais si tu insistes... Après tout, t'as peut-être raison, je dis pas le contraire... Un petit sourire, une voix suave, des yeux humides... Ça, tu peux !

En silence, pénétrée d'un sens de haute responsabilité, elle défroisse ses vêtements, se regarde dans le miroir, et va à la cabine d'un air décidé.

LE RAISONNABLE. – Et surtout, souriez le plus possible !...

L'Amoureuse se retourne, acquiesce docilement d'un signe de tête, et disparaît derrière le rideau. Silence à nouveau. Puis on entend le rire de l'Amoureuse, modulé sur diverses tonalités.

L'IRRESPONSABLE. – Ils arrêtent pas de rigoler.

LE RAISONNABLE. – Pourvu que ça marche.

LE DÉRAISONNABLE. – Ça va marcher, elle est d'enfer, cette minette.

L'HOMME. – Elle est intelligente. Vous avez vu comment elle nous a cloué le bec tout à l'heure. Elle va pas se laisser faire par un chauffeur !

LA FEMME. – Ne vous en faites pas, les femmes sont plus intelligentes que les hommes.

LE RAISONNABLE. – Voilà une fille raisonnable !...

LE DÉRAISONNABLE. – Ça, c'est bien vrai.

Le rire se module de façon assez bizarre, puis s'amenuise, et c'est le silence. Les passagers tendent l'oreille pour saisir un son.

L'AMOUREUX. (*L'inquiétude monte en lui*) – Tiens, ils rigolent plus.

L'IRRESPONSABLE. – (*Il lui barre la route*) Parce que tu peux glousser non stop, toi ?

LE RAISONNABLE. – Peut-être que le chauffeur se concentre sur un tronçon de route particulièrement difficile.

LE DÉRAISONNABLE. – Elle va réussir, elle est trop forte, cette nana.

L'AMOUREUX. – C'est pas ça qui m'inquiète !...

L'HOMME. – Qu'est-ce que c'est que ces idées ! Pas en conduisant !

Pendant ce temps, tous les autres gardent l'oreille tendue. Silence. Le rire a cessé. Au bout d'un moment, l'Amoureuse pousse le rideau et sort. Elle boutonne sa jupe, puis sa chemisette, qui était resté déboutonnée jusqu'alors, découvrant partiellement sa poitrine. Elle ne dit rien. Les passagers abasourdis sont réduits au silence. Eux non plus ne disent rien. Elle boutonne son chemisier, se coiffe avec les doigts, puis reste immobile. Ils la regardent avidement.

L'AMOUREUSE. (*presque en larmes, mais d'une voix assurée*) – Je lui ai rien dit !... Rien de ce que vous vouliez que je dise !... Je lui ai juste dit de rouler plus vite ! Pour qu'on arrive à Koprivchtitsa le plus vite possible ! Je lui ai dit que j'adorais la vitesse et le risque. Que tout homme qui se respecte devait rouler comme ça... « Je t'aime », je lui ai fait, tu me fais craquer depuis longtemps, j'ai passé l'été à t'attendre aux arrêts de bus. Puis j'ai ouvert sa braguette !

L'AMOUREUX. (*en criant*) – Tu mens ! Tu mens ! T'as inventé toute cette histoire !

L'AMOUREUSE. – Je lui ai dit qu'il était viril, qu'il était mon genre... (*Pause*) Il n'arrivait pas à déboutonner ma chemisette, alors il a fait sauter les boutons...

Cette dernière phrase, elle la prononce tranquillement, comme si elle se remémorait la scène.

L'AMOUREUX. (*à mi-voix*) – C'est pas vrai. C'est pas vrai, c'est juste des fantasmes que tu as... c'est pas vrai.

L'AMOUREUSE. (*à mi-voix*) – C'est vrai.

L'AMOUREUX. (*en criant*) – Non ! Tu mens !... Tu dis ça exprès pour m'humilier ! Pour me blesser, pour te venger !... C'est pas vrai ! Dis-moi que c'est pas vrai !... Dis-moi que tu mens...

L'AMOUREUSE. – C'est pourtant vrai. C'est exactement ce que j'ai fait. Il a promis de tester la vitesse maximale du bus. Je vous souhaite à tous un agréable voyage !...

Elle va à l'arrière du bus et s'assied sur un pneu de secours posé là sur le plancher. Un air joué au violoncelle emplit le bus : un air mélancolique comme une mélodie d'automne. L'Amoureux va d'un siège à l'autre, essayant de persuader les passagers.

L'AMOUREUX. – C'est pas vrai... Elle divague... Elle est en train de raconter ses fantasmes. C'est juste un fantasme... un fantasme !... Vous entendez ? Un fantasme...

Les passagers restent sans bouger et sans parler, le regard fixe dans le vide. Après avoir arpenté deux fois le couloir, l'Amoureux prend une place vers le milieu du bus. La mélodie est comme une voix humaine, méditative et empreinte de tristesse qui semble interroger et implorer.

LE RAISONNABLE. (*il est hors de lui. Il lève la main comme pour frapper l'Amoureuse. D'une voix méchante*) – Il roule à fond la caisse ! Nous autres, nous ne pouvons jamais finir les choses, il faut toujours que quelqu'un foire tout au dernier moment... (A l'Amoureuse) Comment avez-vous pu faire ça ? (*Il la renverse par terre*) Ça vous arrive de penser aux autres, un peu ! Vous vous foutez de tout, vous ! De tout !

ALDOMIROVTSI. (*se lève*) – Ah bon, parce que vous, c'est pas pareil ? Parce que vous vous souciez des autres, ou quoi ? Vous croyez que je vous entends pas toute la soirée. Pas une seule fois, vous n'avez dit : « Ça, c'est à moi de le faire » ou alors : « C'est à nous tous de faire ça ». Non, il faut toujours que ce soit les autres qui y aillent, il faut toujours que ce soit les autres qui prennent des coups. Vous attendez toujours que l'orage passe pour sortir.

LE RAISONNABLE. – Pourquoi t'es pas allé voir le chauffeur, au lieu de me faire la leçon maintenant ? C'est facile de critiquer.

ALDOMIROVTSI. – Qu'est-ce que tu me chantes, parce que t'y es allé, peut-être ?!

LE RAISONNABLE. – C'est tout comme, n'avons-nous pas travaillé en équipe !

ALDOMIROVTSI. – Eh, oh, tu t'entends parler, toi ?

LE DÉRAISONNABLE. – Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?

LE RAISONNABLE. – Ça y est, ça recommence... Quand il faut passer à l'action, on se dispute... Je ne vois vraiment pas comment on va s'en tirer.

L'AMOUREUX (*Il a essayé de s'asseoir près de son amie qui l'a repoussé fermement, sans retour*). – Vous avez qu'à filer votre pain, voilà la solution ! C'est trois pains qu'il voulait, c'est bien ça ? 'Y a plus qu'à partager le vôtre !...

LE RAISONNABLE. – Quoi ? Tu veux qu'on partage notre pain ?

L'HOMME. – Tu dérailles ou quoi ?

L'IRRESPONSABLE. – Toi, tu vas t'en prendre une !

LA FEMME. – N'importe quoi !

LE RAISONNABLE. – Tu sais ce que ça veut dire ?

L'AMOUREUX. – Je le sais. Mais vous allez tout de même partager ce que vous avez. C'est la seule solution. Il n'y en a pas d'autre.

LA FEMME. – Comment ça, il n'y a pas d'autre solution ?

LE DÉRAISONNABLE. – Mon pain est à moi !

LE RAISONNABLE. – Si ça ne tenait qu'à ça, nous l'aurions partagé dès le départ sans en arriver à de telles extrémités. Mais ça ne se fait pas de donner son pain !

Un choc épouvantable, la lumière est réduite, des phares de voiture éclairent les visages des passagers. Un autre véhicule les a dépassés.

LE RAISONNABLE. – Je crois que c'est clair, maintenant. Il faut partager, on n'a plus le choix. Voyez comment je me sacrifie : je vous donne une moitié.

LE DÉRAISONNABLE. – Moi aussi, je vous file une moitié de pain.

L'HOMME. – Une minute ! une minute ! ces moitiés de pain ne vont nous mener nulle part. Nous deux, on vous file un demi pain aussi, et le camarade là-bas, une autre moitié, ce qui nous fait deux pains au total. Et où est-ce qu'on va chercher le troisième ?

LE RAISONNABLE. – Je ne peux pas donner plus de la moitié de ce que j'ai. Si chacun donne la moitié de ce qu'il a, je pense que ça peut faire cinq miches. Tenez, lui, par exemple, (*il montre l'Irresponsable*) il en a deux.

L'IRRESPONSABLE. – Et alors ? C'est pas parce que j'en ai acheté deux que je dois filer deux fois moins de pain que toi.

L'HOMME. – Sauf qu'il faudrait vérifier combien de miches chacun a acheté.

LE RAISONNABLE. – Comment ça ? Je n'en ai qu'une.

LE DÉRAISONNABLE. – Moi aussi.

L'HOMME. – Pour que le partage soit équitable, que chacun sorte son pain et le mette sur le siège. Voici le nôtre.

Il sort deux pains et les pose sur le siège.

L'IRRESPONSABLE. – Voici le mien.

Il montre son filet à provisions où l'on voit deux pains.

LE DÉRAISONNABLE. – Voici le mien.

Il le montre.

LE RAISONNABLE. – Voici le mien !

Il montre son sac de cuir tout gonflé.

L'IRRESPONSABLE. – Attends, attends, pas si vite !... (*Il va jusqu'à lui, ouvre le sac et en sort deux pains*) C'est ça que t'appelles un pain ?

ALDOMIROVTSI. – Et après, monsieur se permet de critiquer la nation, comme quoi on essaierait toujours de rouler quelqu'un.

L'HOMME. – Soit. Si on tourne la page sur la fraude de monsieur, ça nous fait un total de sept pains. Si on donne chacun la moitié de ce qu'on a, ça fait... (*il fait le calcul*)... trois pains et demie.

LA FEMME. – Ça fait un demi en trop, maintenant !...

L'HOMME. – Alors..., nouveau problème !... Qu'est-ce qu'on va faire ?

LE DÉRAISONNABLE. – Vous m'excuserez, mais comme ma moitié est en trop, ça me gêne pas de la reprendre. Je suis prêt à le faire au nom de l'intérêt général.

Il prend son pain et essaie de partir en douce.

LE RAISONNABLE. (*il lui saisit la main*) – Comment ça, au nom de l'intérêt général ? Tu veux dire que certains doivent donner, et pas les autres ? Je ne suis pas d'accord. Moi non plus, je ne donnerai rien.

Il reprend le pain du Déraisonnable.

En silence, une pantomime se joue avec le pain, rapide et précise. L'Irresponsable prend le pain des mains du Raisonnable, l'Homme de celles de l'Irresponsable, le Raisonnable à nouveau de celles de l'Homme, de la Femme et du Raisonnable...

ALDOMIROVTSI. – 'Faut pas faire comme ça avec le pain, eh oh ! c'est vraiment pas catholique !...

Personne ne fait attention à lui. On continue à arracher le pain des mains de celui qui est à côté. À un moment donné, le Déraisonnable le prend des mains du Raisonnable et se précipite vers la cabine du chauffeur en criant.

LE DÉRAISONNABLE. – Pourquoi vous me laissez pas ma moitié ? C'était bien trois pains qu'il fallait, non ? Vous avez tous deux miches chacun et moi, je n'en ai qu'une.

LE RAISONNABLE. – C'est pour le principe. Nous sommes tous égaux. Il faut donc nous sacrifier à égalité. Comme ça, personne ne sera lésé. (*Il lui reprend son pain*)

LE DÉRAISONNABLE. – Si, justement, c'est moi qui le serai : il ne me restera plus qu'une petite moitié de pain.

L'Irresponsable le lui prend, le Virtuose en arrache un morceau et se met à le mâchonner... Le Raisonnable prend le pain à l'Irresponsable, la Femme le lui prend, L'Homme le prend à la Femme et le casse en deux. Chacun détache des morceaux des deux moitiés jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tout petit morceau dans les mains de l'Homme. Il regarde autour de lui et le donne au Déraisonnable. Jusque là il est resté muet de stupéfaction à regarder son pain disparaître dans la bouche des autres. Pendant ce temps, les passagers ont enlevé leur pain de leur siège et donnent leur avis.

LE RAISONNABLE. – Puisque c'est comme ça, je refuse de donner quoi que ce soit.

LA FEMME. – Nous aussi.

L'IRRESPONSABLE. – Moi aussi.

Chacun reprend son pain et mâchonne des morceaux du pain du Déraisonnable. Ce dernier reste planté au milieu du bus, serrant contre lui les restes de son pain. Les autres lui tournent le dos et mâchonnent son pain avec des mouvements de mâchoire rapides.

LE DÉRAISONNABLE. – En voilà, des principes ! Ils t'enlèvent le pain de la bouche, c'est ça, leurs principes ! Très bien, allez-y, bouffez, sales porcs ! Bourrez-vous de glucides, crevez ! Dans toute l'Europe, les gens se contentent d'une petite tranche par jour, si fine qu'on peut voir à travers, et les Bulgares, ils se gavent de pain comme des porcs !...

Il débite son monologue tout en allant d'un siège à l'autre, et à la fin il prend sa place. Silence. L'Amoureux brise le silence d'une voix ironique.

L'AMOUREUX. – Et moi qui ne savais pas combien le pain était nocif ! En vous écoutant, j'ai pris une nouvelle résolution : j'aime mieux mourir que de remettre une miette de pain dans ma bouche !...

ALDOMIROVTSI. – Attendez voir, si c'est comme ça, je sais pas si je devrais le donner aux porcs ?

L'AMOUREUX. – De quoi tu parles ?

ALDOMIROVTSI. – Mais du pain ! C'est du pain qu' y a dans le sac. Comme on manque de fourrage...

Tous bondissent, comme s'ils s'étaient fait piquer par une guêpe, et se rassemblent autour d'Aldomirovtsi.

L'IRRESPONSABLE. – Eh, pépère, c'est vraiment du pain qu' y a dans le sac ?

Il palpe le sac.

ALDOMIROVTSI. – Ben, comme on manque de fourrage...

LA FEMME. – Laissez-moi vous embrasser !

Elle l'embrasse.

LE RAISONNABLE. – Voilà comment il est, le petit peuple : il a toujours tout ce qu'il lui faut pour survivre !

Il lui serre la main bien fort.

LE DÉRAISONNABLE. – Notre peuple, il a conservé des vertus ancestrales !

Il lui tape sur l'épaule.

L'HOMME. – Maintenant, ça y est ! On s'en est tiré ! Mille bravos !!!

Il lui tape sur l'épaule.

ALDOMIROVTSI. (*l'air de ne rien y comprendre*) – Mais pourquoi vous êtes aussi contents ?

LE DÉRAISONNABLE. – Comment ça, pourquoi ? On va lui filer du pain et puis basta.

Il montre du doigt la cabine du chauffeur.

ALDOMIROVTSI. – Mais c'est du pain pour mes cochons !... Je sais même plus quand c'est qu'il a été acheté.

LE RAISONNABLE. – Ce n'est pas ça qui compte. Ce qui compte, c'est que ce soit du pain.

LE DÉRAISONNABLE. – Il le saura pas.

L'IRRESPONSABLE. – Ça sert à rien de lui encombrer le cerveau !...

ALDOMIROVTSI. – C'est pas bien de se foutre de lui ! Je vous dis pas !... (*Il est interrompu.*)

LE RAISONNABLE. – Ne vous faites pas de soucis, laissez-nous nous occuper de ça. C'est un pain parfaitement normal, avec le même pourcentage de farine, de sel et d'eau.

ALDOMIROVTSI. – Qu'est-ce tu me dis, là ! du pain qui a macéré dans un sac poubelle, c'est plus le même pain !

LE RAISONNABLE. – On se fiche du sac poubelle. Ce n'est pas l'emballage qui compte. Or, ce n'est qu'un emballage. (*Au déraisonnable*) Sortez-en trois !

ALDOMIROVTSI. – Au risque de passer pour un con, je propose qu'on évite de l'embobiner. C'est mal.

LE RAISONNABLE. – Oh, mais qu'il est ringard, celui-là... A qui le tour ?

LE DÉRAISONNABLE. – A moi, si vous permettez. J'ai hâte de remplir une mission, de me sentir utile.

LE RAISONNABLE. – Soit. Vous savez ce que vous devez lui dire lors de la remise du pain, n'est-ce pas ?

DÉRAISONNABLE. – Mais bien sûr !

Il prend les trois pains et disparaît derrière le rideau. Les passagers poussent un soupir de soulagement, ils se rassoient et se détendent.

LE RAISONNABLE. (*s'épongeant le front avec un mouchoir*) – Ouf ! C'est fini ! Je commençais à désespérer !...

L'HOMME. – Quelle histoire, c'est comme dans les films !

Il pousse un soupir de soulagement.

LA FEMME. – Quelle horreur, cette histoire !

Elle se coiffe.

ALDOMIROVTSI. – Il faut pas l'embobiner, c'est moi qui vous le dis !...

A ce moment le Déraisonnable émerge de derrière le rideau, tenant encore les trois pains. Il a l'air vraiment bouleversé.

LE RAISONNABLE. – Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous rendez le pain ?

LE DÉRAISONNABLE. – Il en veut pas.

LE RAISONNABLE. – Comment ça ? Il lui fallait du pain, non ?

LE DÉRAISONNABLE. – Plus maintenant. C'est maman que je veux voir, qu'il dit, pour faire un brin de causette, pour entendre le bruissement de la forêt de sapins, pour respirer l'air frais. C'est Koprivchtitsa que je veux voir, avec ses fontaines, ses ponts et le sabre de grand-père.

L'IRRESPONSABLE. – Allez, on est parti pour chercher un sabre !... Où est-ce qu'on va le lui trouver, son sabre ? Le pain, encore, c'était facile à trouver, on en a un plein sac.

LA FEMME. – Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Silence tendu. La situation se fait à nouveau pesante, les personnages ne voient plus comment ils pourraient s'en sortir. Peu à peu, la colère, la peur et le désespoir s'accumulent, et il faut trouver un coupable. On finit par en désigner un.

L'IRRESPONSABLE. – (*au Raisonnable.*) Voilà, c'est de ta faute !!! Aldomirovtsi te disait bien de ne pas lui mentir, que c'était honteux de mentir, et toi, tout ce que tu trouvais à répondre, c'était : « qu'il est ringard, celui-la ! ».

L'HOMME. – Tu disais que c'était pas l'emballage qui comptait.

LA FEMME. – Que c'était qu'un emballage !

L'IRRESPONSABLE. – (*il se lève et relève ses manches*) De toute façon, t'as pas arrêté de nous taper sur les nerfs de toute la soirée ! Fais pas ci, fais pas ça, il faut pas généraliser ! Toujours à nous dire ce qu'on a à faire !...

L'HOMME. – Et ça crâne avec son chapeau de feutre !...

LA FEMME. – Et ça nous donne des ordres !...

L'IRRESPONSABLE. – S'il en veut plus, de notre pain, c'est parce qu'il a compris que c'était du pain pour les cochons. Il a pigé, c'est sûr à cent pour cent.

LE RAISONNABLE. – Mais non, ce n'est pas ça, le type vous a dit qu'il voulait aller à Koprivchtitsa ! Ce n'est plus un problème de ravitaillement !

L'HOMME. – Il aurait peut-être accepté le deal si on lui avait pas filé du pain pour les cochons !

L'IRRESPONSABLE. – Maintenant c'est à toi de filer ton pain ! On va pas tomber dans un ravin à cause de toi ! Allez, file-moi ton pain, je vais le lui apporter. Avec un peu de chance, il va l'accepter.

L'HOMME. – Allez, tu files ton pain ! (*Il essaie de s'emparer du sac à provisions.*)

LE RAISONNABLE. – Bas les pattes !...

LA FEMME. – Allez, donne ! Tu vas le donner, oui !

L'IRRESPONSABLE. – Ça suffit, tu vas le donner, maintenant !

LE RAISONNABLE. – (*pressé par les autres, il se met debout sur son siège.*) C'est mon pain ! (*Il saute sur un autre siège.*) C'est pas du pain qu'il veut !... (*Les autres essaient de l'attraper.*) Je vais crier !... C'est pas des méthodes, ça !... (*Il s'enfuit.*) C'est comme à Chicago !... (*Il traverse l'autobus de long en large en courant et en sautant par-dessus les sièges.*)

L'IRRESPONSABLE. – Stop !

LA FEMME. (*tout en essayant de l'attraper*) – Arrêtez-le !

L'HOMME. – Comme à Chicago !... Comme à Chicago !...

LE DÉRAISONNABLE. – Halte ! Halte !

LE RAISONNABLE. – Non,... braves gens ! Non,... mes frères !

ALDOMIROTSI. – N'allez pas vous étripier, eh, 'faut pas faire comme ça...

LE VIRTUOSE. – Tu vas me le payer, pour ton attitude envers l'art musical !... (*Il essaye de l'attraper.*)

En voyant qu'il est encerclé, le Raisonnable jette tout d'un coup le sac avec le pain à travers la vitre que l'Amoureuse a cassée. Cela fait encore plus enrager les poursuivants. L'Irresponsable lui assène un terrible coup de poing dans l'estomac...

L'AMOUREUSE. (*en criant*) – Non ! Non ! Arrêtez !...

Le coup projette le Raisonnable vers l'Homme, qui le pousse contre la paroi de l'autobus, l'attrape par le col et lui arrache les revers de sa veste. Le Raisonnable s'enfuit, mais il se retrouve face au Dérisonnable, qui l'envoie à l'autre bout du bus avec un coup bien porté.

L'AMOUREUSE. – Arrêtez ! Non ! Je vous en supplie !
(*Elle court après le Raisonnable, essaie de faire arrêter la bagarre, et de l'aider.*) Non !

Le Virtuose relève le corps qui est sur le point de tomber avec un nouveau coup qui le renvoie à l'arrière du bus, d'où l'Amoureux le projette à nouveau vers le milieu du bus avec un effroyable coup de poing.

Je vous en supplie ! Non ! Je vous en supplie ! (*Elle crie en essayant de faire cesser le passage à tabac.*)

Au milieu du bus se trouve l'Irresponsable, qui arrache énergiquement une manche de la chemise du Raisonnable (il a perdu sa veste dans la bagarre) et il l'envoie vers la cabine du chauffeur avec un coup puissant.

Non ! S'il vous plaît !

Elle essaie de lui tordre les mains derrière le dos, mais il se dégage, elle titube et tombe par terre.

L'Irresponsable assène un nouveau coup de poing au Raisonnable et le renvoie à nouveau vers la cabine du chauffeur. Tout le monde le pousse violemment. L'Irresponsable brandit la bouteille cassée et juste au moment où il est sur le point de frapper le Raisonnable... le bus s'arrête.

Les freins crissent, tout le monde est projeté vers l'avant, puis retombe sur son siège. Tout s'immobilise. Cela fait l'effet d'une douche froide aux passagers furieux.

Ils se figent sur place et regardent autour d'eux.

LA FEMME. (*ébahie*) Il s'est arrêté !

Pause. Ils regardent à travers la vitre.

LE VIRTUOSE. – Il nous regarde !... (*Les regards se tournent vers la cabine du chauffeur.*)

L'AMOUREUX. – Pourquoi il nous regarde ?

Pause.

ALDOMIROVTSI. – Parce que vous alliez lyncher le bon bougre, voilà pourquoi !

Silence complet, ils se tiennent tous immobiles et échangent des regards. On n'entend qu'un bruit de moteur, puis le bruit du changement de vitesses...

LE DÉRAISONNABLE. – Il a fait demi-tour !...

Pause, personne ne bouge.

Ensuite, tranquillement, chacun reprend sa place. Seul le Raisonnable est encore allongé sur le sol. On entend le ronronnement régulier du moteur. Au bout d'un moment, le Raisonnable se relève, tout égratigné, le visage enflé, les vêtements en lambeaux. Il lui manque une chaussure, son chapeau a été endommagé. Il reprend sa place vers l'arrière de l'autobus d'un pas craintif.

LE RAISONNABLE. *(d'une voix faible)* On revient...

Il s'assied.

Immobilés, ils sont tous assis face au public. Aldomirovtsi se lève, va vers l'Amoureuse, qui est toujours assise par terre, à l'arrière de l'autobus, et s'assied près d'elle. Le bruit du moteur s'enfle de plus en plus.

FIN